GALERIE DU TABLEAU

2015
UNE ANNÉE D'EXPOSITIONS

LA RÉGION

CONSEIL GÉNÉRAL

VILLE DE MARSEILLE

Galerie du Tableau

2015

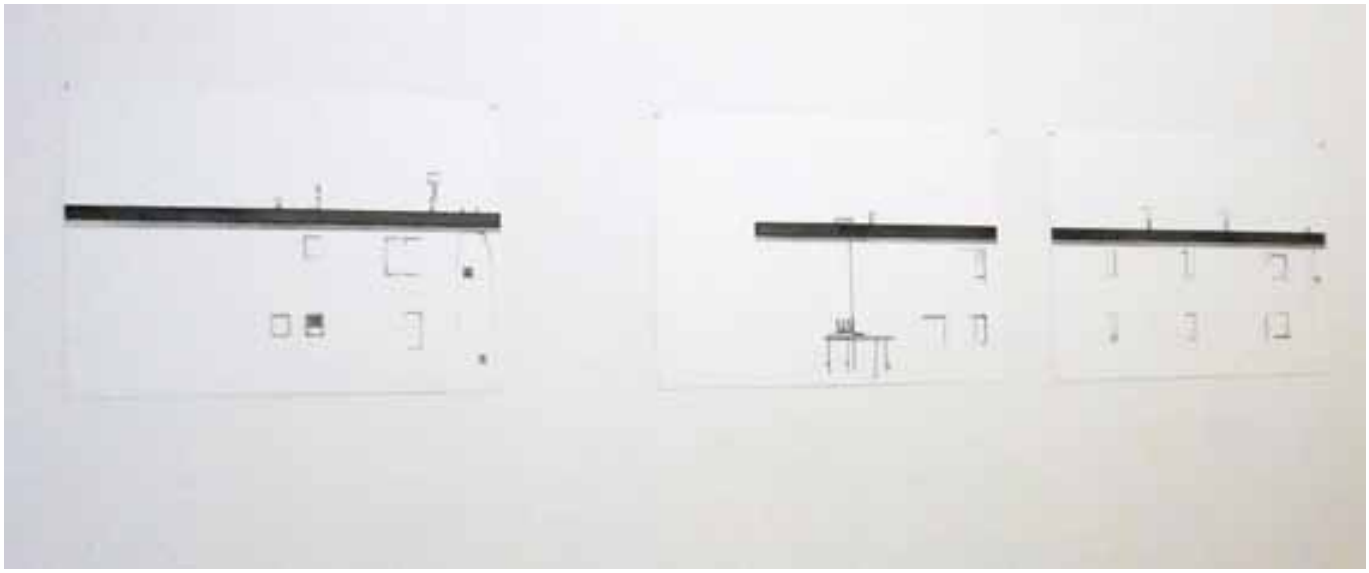
une année d'expositions

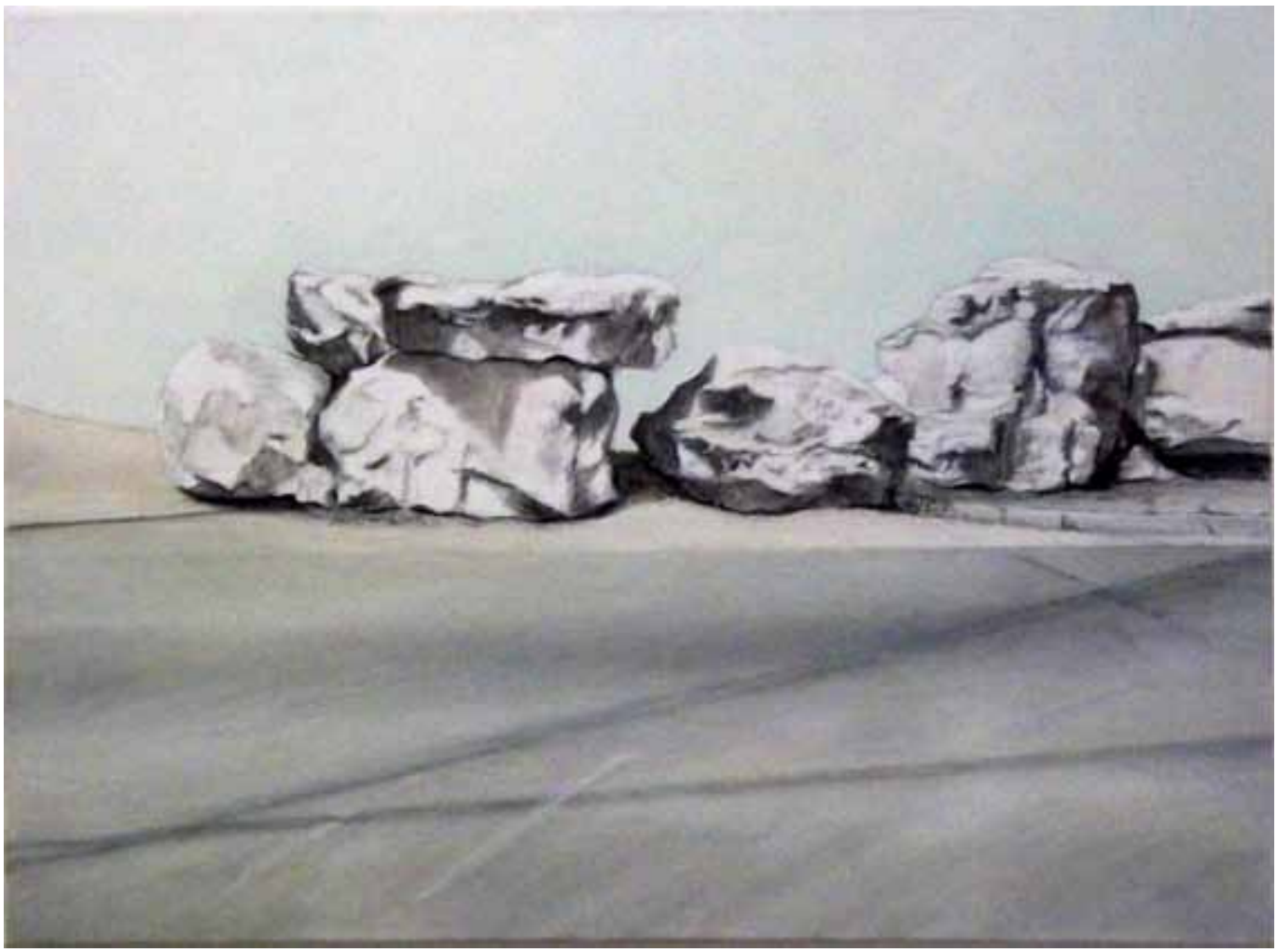
VIRGINIE CHOCHOY

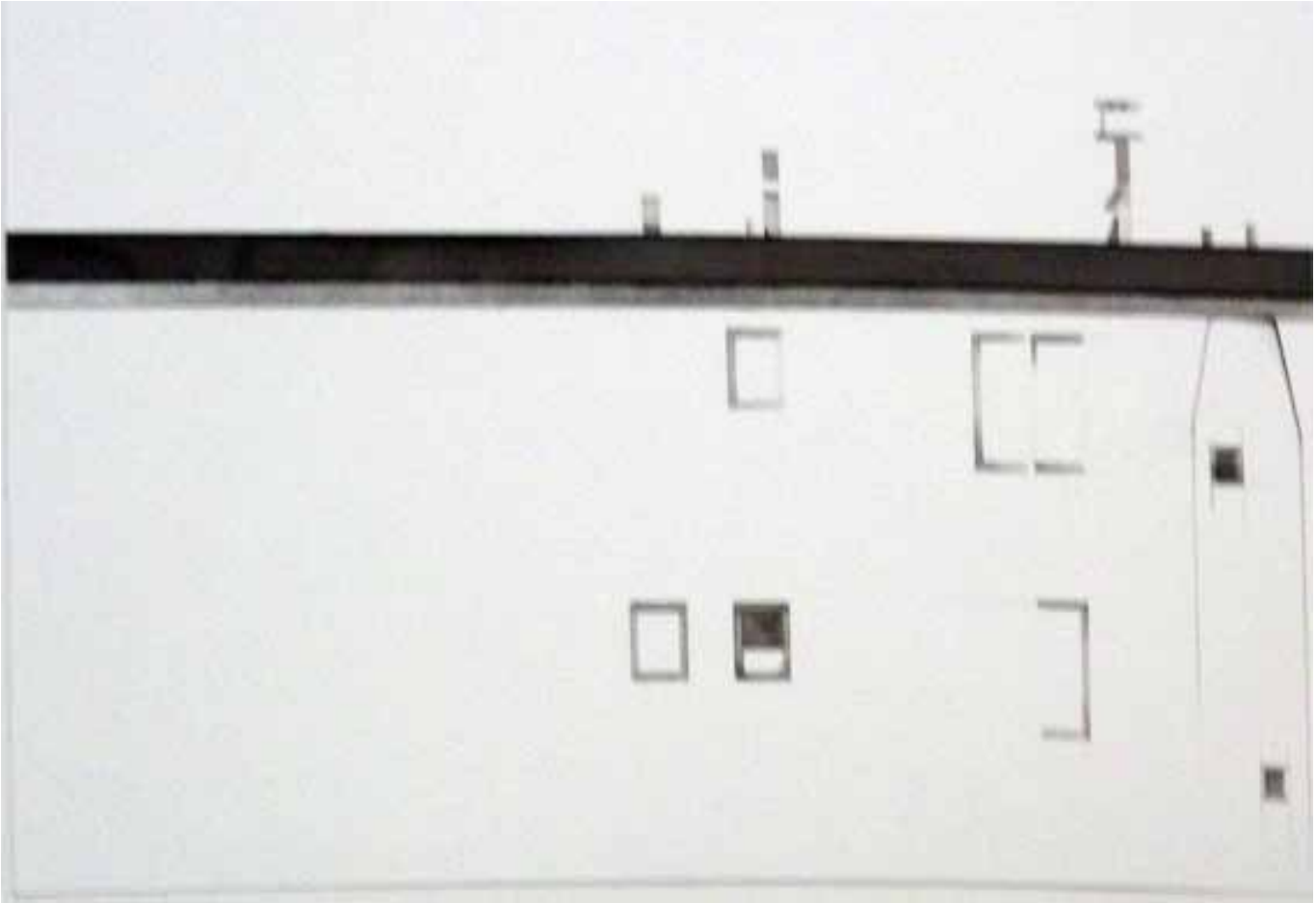
Du 19 au 31 janvier 2015

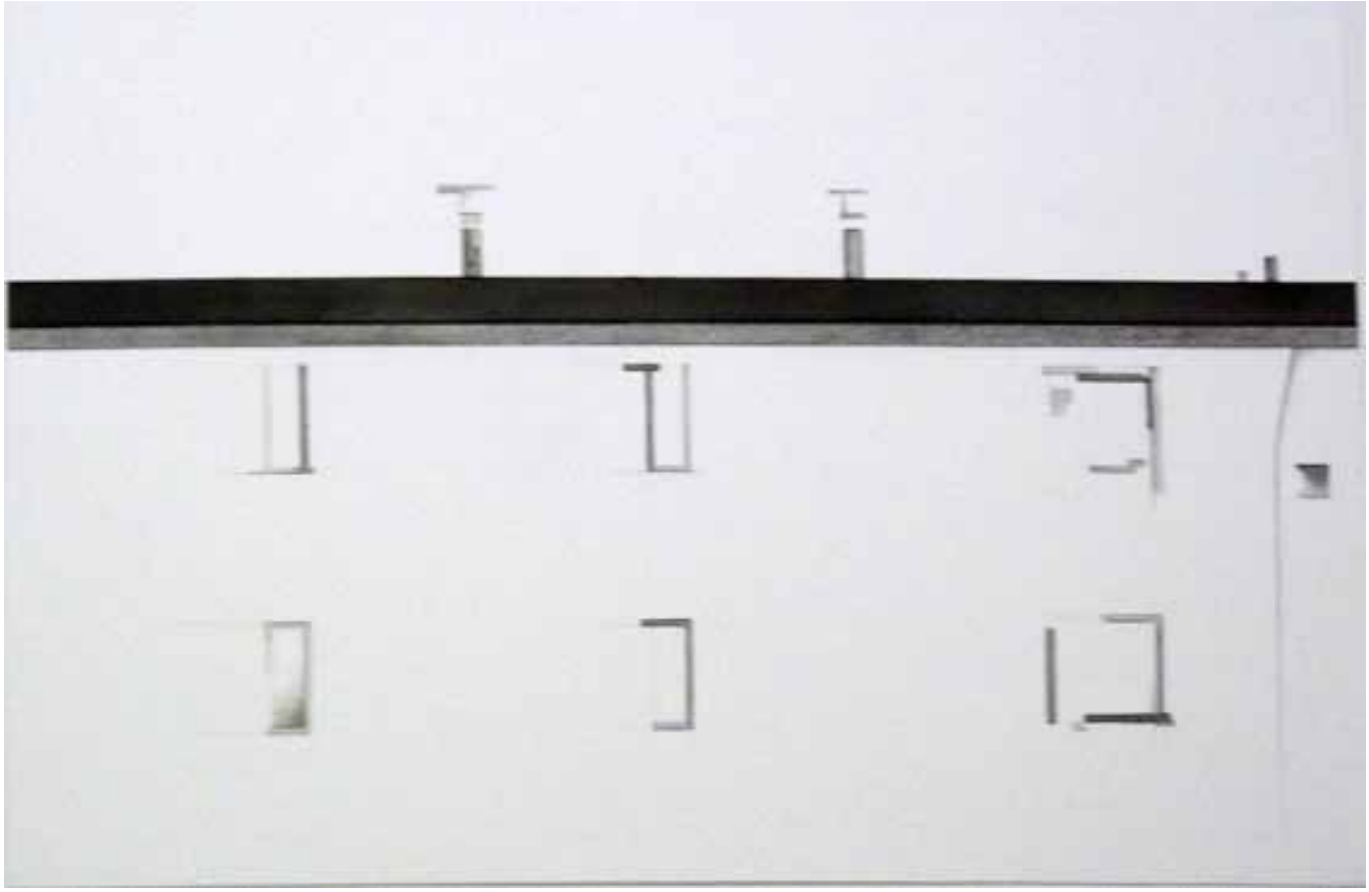
“L’esprit des lieux”

Au sens large, mon travail interroge notre perception par rapport à notre environnement.
A travers plusieurs temps et lieux parcourus : espaces privés et publics, je pratique l’art de “Faire un pas de côté”.
Telle une réalité fragmentée, occultée par des images parasites, je procède par soustraction, addition, assemblage, simulacre.
Je traverse nos mondes réels et virtuels tout en échafaudant des constructions improbables teintées d’une légère critique sociale.









OLIVIER TOURENC

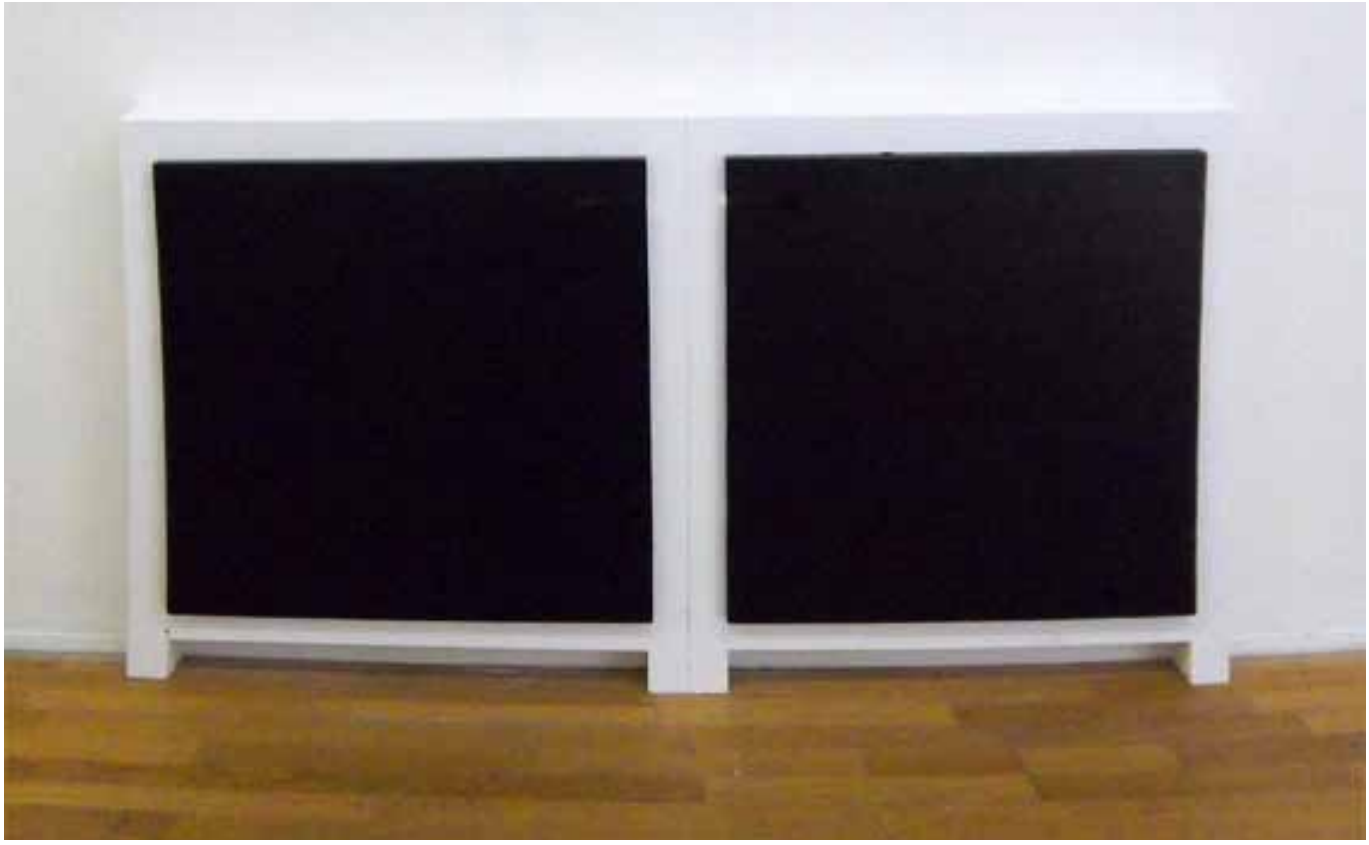
Du 02 au 14 février 2015

Œuvre ouverte n°4 - Et pourtant si. S'inscrit dans une série de travaux qui s'affirment dans l'usage et l'acte d'user. S'ils évacuent l'aspect nautique qui portait les armoires bateaux pour investir des fonctions essentiellement mobilières, ils n'en sont pas moins un prolongement logique, tant les préoccupations sont identiques. Passé le stade de l'objet intervient celui de son utilisation. Le déplacement de l'armoire au placard est une épure, plus qu'une réduction. L'ancrage dans le quotidien, qui avait une part d'extraordinaire avec l'armoire bateau, est ici naturel.

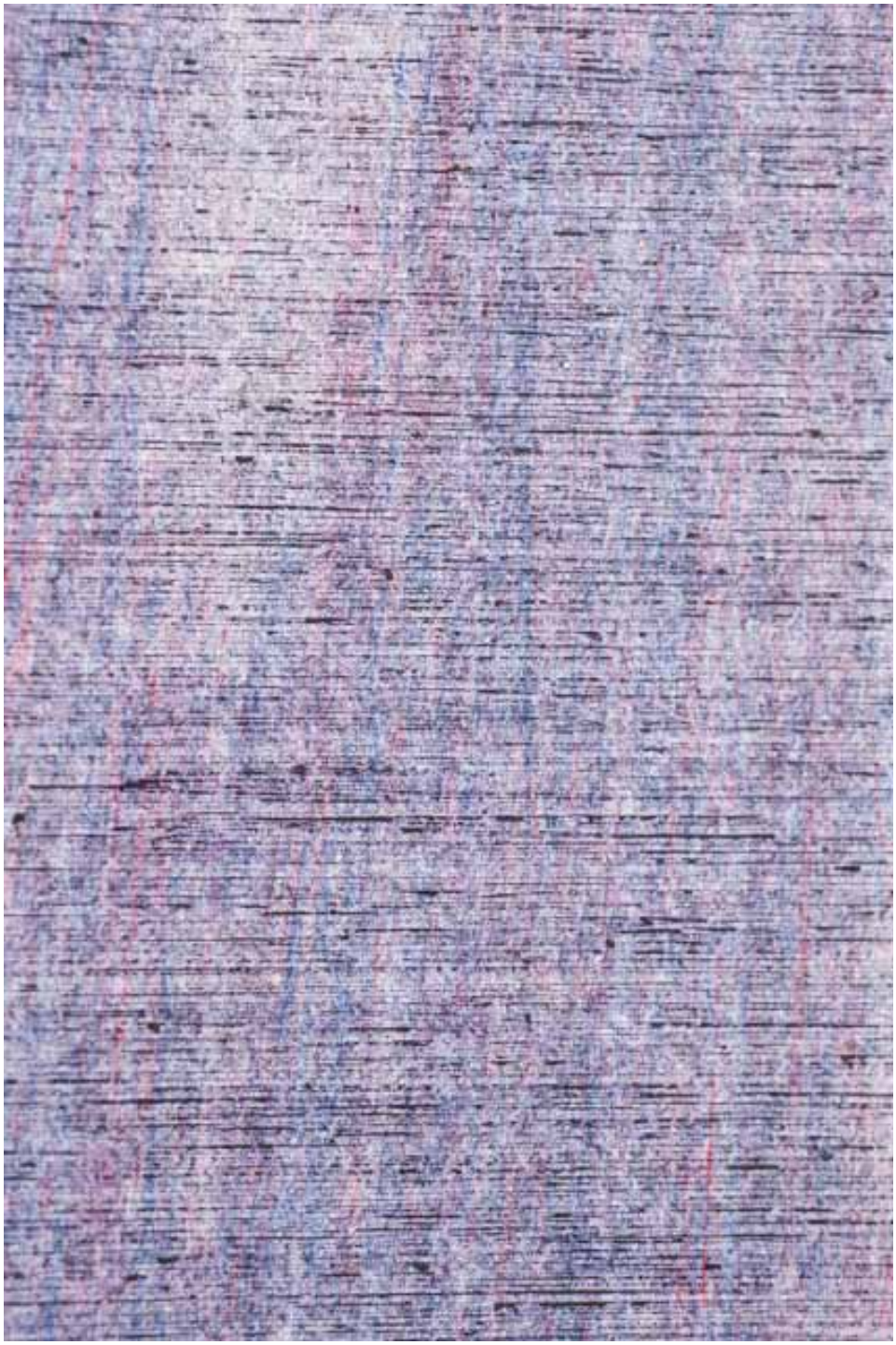
L'installation domestique suit les règles de l'art, l'esthétique répond à la fonction et le commode à l'usage. Pour saisir ce banal le matériau doit être ordinaire. La fonction désigne la forme autant que les désirs de l'usager. L'objet importe peu, il est un prétexte, une introduction préhensible qui relie l'intention artistique, au travers de l'usage, à l'opérateur. La main innocente termine son geste liée au dessein. L'acte manipulatoire s'ouvre sur l'intentionnalité sans gommer l'intention initiale. Le déplacement est inclusif. L'utile est aussi une pratique ; Et pourtant si – œuvre ouverte n°4 l'articule à chaque rotation. Ouvrir devient une manière de dire, et la répétition une affirmation.

Délogé de ses dormants pour les cimaises de la Galerie du Tableau, Et pourtant si suspend son rôle domestique pour s'exposer. Le déplacement fait manifeste.
La conception de façade n'occulte pas l'objet artistique ; ce hors-champ, s'il en est un, exprime un choix et l'usage quotidien est un matériau utile à cet aller sur le motif.
L'entreprise se pose aussi sur la sellette, mais qu'elle soit navale avec la SARL Messageries Maritimes Armoire Bateau ou, avec l'EURL Olivier Tourenc, dans la fabrication de meubles, elle s'inscrit au même registre, celui du commercer avec l'art.

Dans un coaching de mi-temps, les éléments de Et pourtant si iront remplacer à domicile leur pendant et ceux-ci viendront raccrocher leurs charnières à la Galerie du Tableau qui aura présenté les deux vantaux de ce diptyque pour allier l'utile et l'agréable.



LEÏLA BRETT



Grande Nuance (096)
[détail]
Pointe à graver, pastel à l'huile sur papier Vinci, marouflé sur toile,
310 x 130 cm, 2014.
Chapelle Saint-Jean, Le Sourn,
L'art dans les chapelles, 2014
© Laurent Grivet

Du 16 au 28 février 2015

Lilas et autres Nuances

Pour ma seconde exposition décennale à la galerie du Tableau, j'ai choisi de présenter des œuvres de séries récentes : *Nuance 096 (diptyque)* (2013) et de tout nouveaux dessins, *Lilas* (2014-2015).

Il est toujours question dans mon travail, soit de recouvrement, soit de prélèvement.

Nuance 096 (diptyque) tient des deux : du pastel « gris de Payne » – « moins un gris qu'un violet sombre[1] » – vient remplir totalement la surface du papier, puis est enlevé à l'aide une pointe à graver et d'un T, traçant dans la matière une ligne horizontale tous les millimètres environ. Le pastel est quasiment retiré du papier. La surface se fait lisse et plane.

« […] Le geste trame le motif en même temps qu'il l'altère et l'enfouit. […] La nécessité du faire est aussi celle de faire disparaître le geste du faire. Dire aussi qu'au geste cent fois, mille fois réitéré, répond le principe sériel qui régit la plupart des œuvres[2]. »

Lilas emprunte son nom à une autre série d'œuvres, les *Tabulas lilas*[3] de Simon Hantaï. Dans mes *Lilas*, deux couleurs se confrontent : celle du papier blanc « héliosensible », et celle des nombreux points de feutre, blancs eux aussi, qui le recouvrent presque totalement. Au fur et à mesure de son exposition, la couleur non-peinte devient immatérielle et vulnérable.

Pour reprendre les termes de Dominique Fourcade à propos des *Tabulas lilas* : « […] ce qui donnait vie à cette couleur lilas, l'agent ultraviolet de la lumière du jour, était le principe même qui allait l'anéantir, et la brûlait déjà alors que nous la regardions[4] […] ».

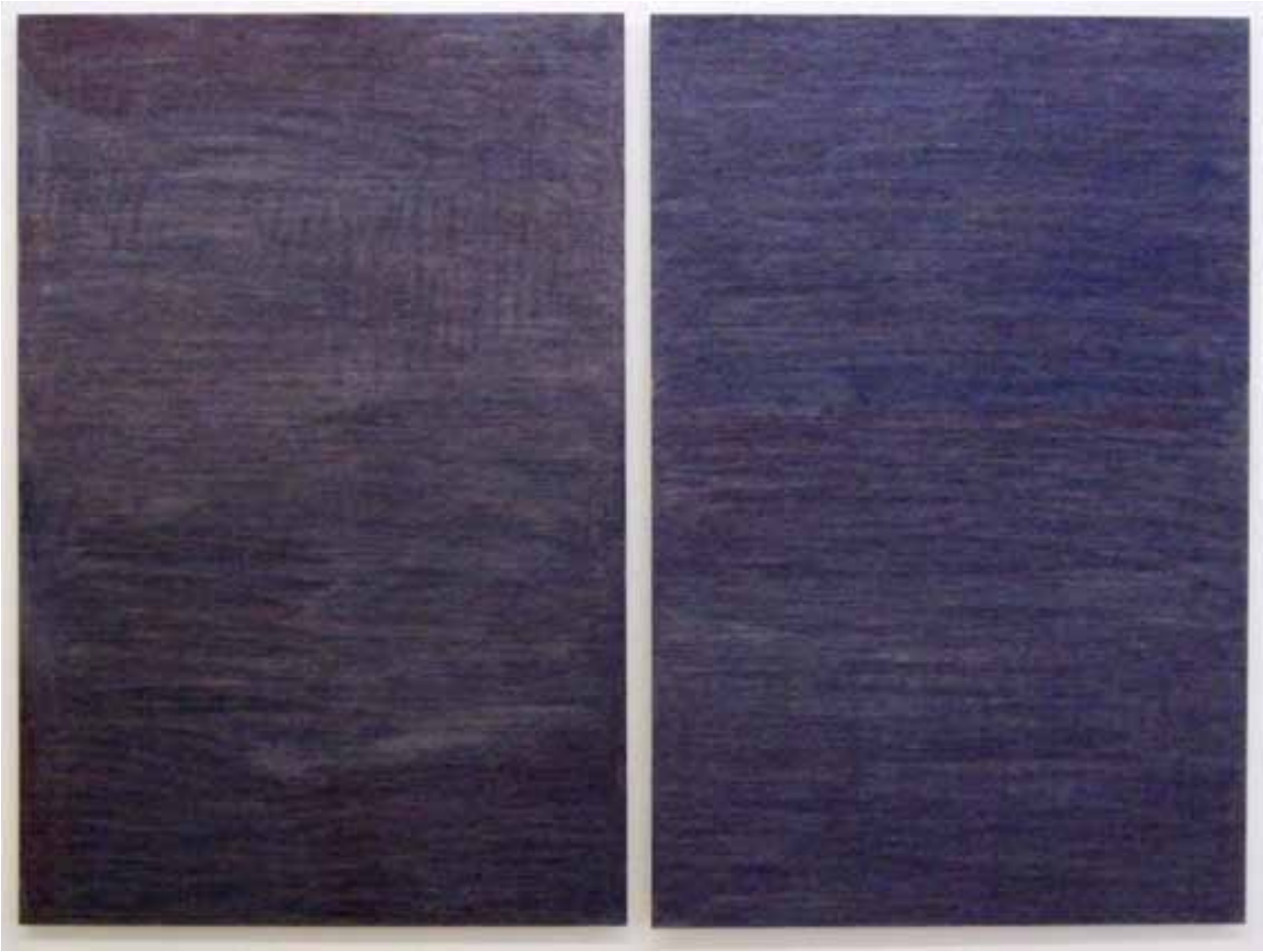
Leïla Brett

1 Cédric Loire, « Leïla Brett. Une singulière trame... », cat. exp. *L'art dans les chapelles, 23e édition*, Pontivy, 2014, p. 16.

2 C. Loire, « Leïla Brett. Une singulière trame... », *op.cit.*, p. 16.

3 Elles-mêmes font référence à une parole de Matisse de 1952 : « Mais avez-vous vu la couleur du confessionnal ? La couleur qui apparaît dans les parties ajourées est-elle lilas ou violet ? De cette couleur sort un effet que j'aimerais qualifier de surnaturel. » Extrait cité par Dominique Fourcade, « 1973-1982, Les *Tabulas*, in sheer hantaïcity », cat. exp. *Simon Hantaï*, éditions du Centre Pompidou, Paris, 2013, p. 185.

4 D. Fourcade, « 1973-1982, Les *Tabulas*, in sheer hantaïcity », *op. cit.*, p. 185.



JEAN-PIERRE OSTENDE

Du 02 au 14 mars 2015

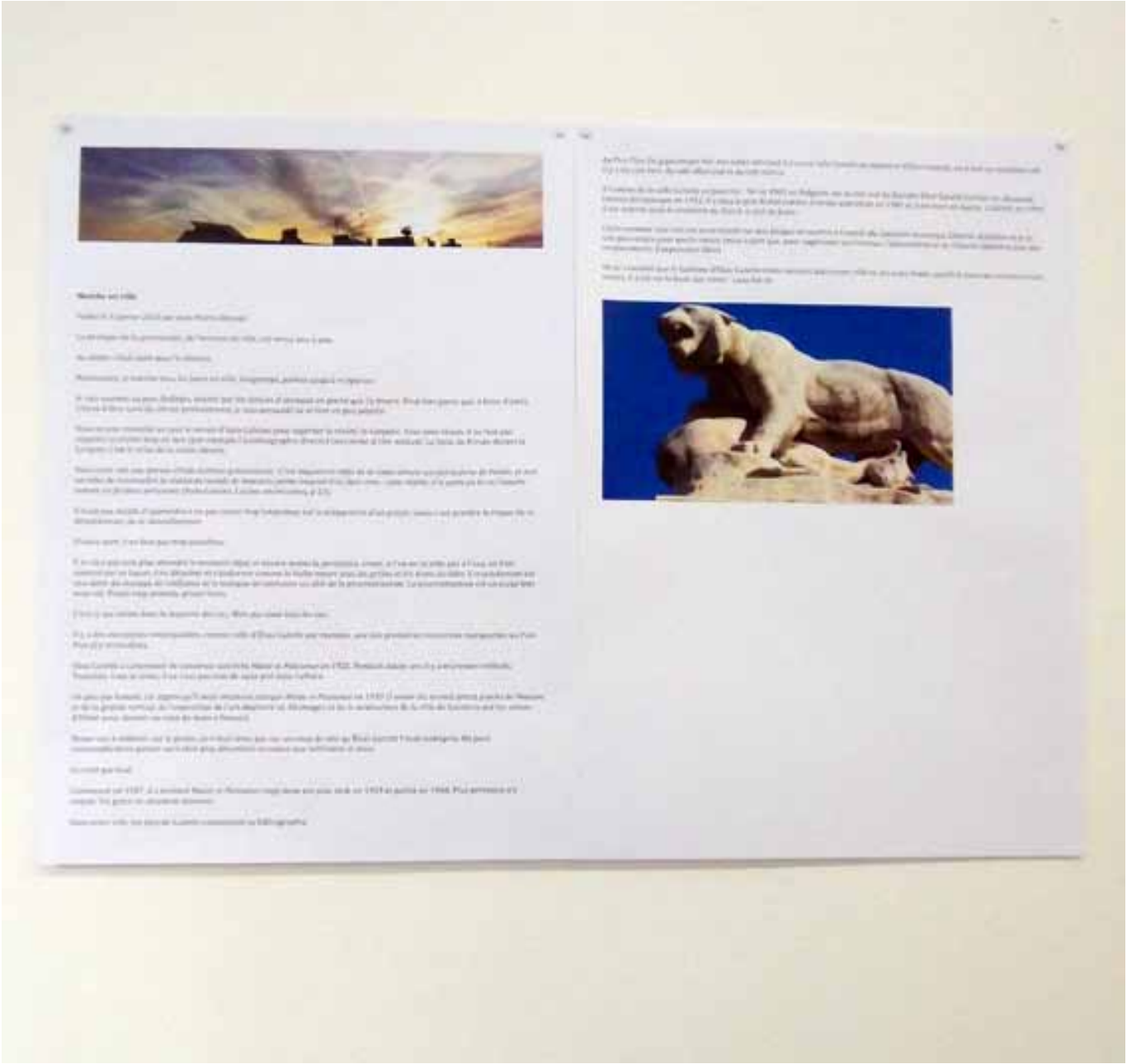
Journées de pluie continuelle. Ne pas oublier de vivre. Vous me l'avez suffisamment rappelé pour que je ne l'oublie pas.

– Sur le mollet, là, cette petite tâche rouge ?
– Oui.
– Ce n'est rien, c'est juste un peu de psoriasis… parce que vous êtes nerveux.
– Mais je suis de plus en plus calme. Je ne comprends pas. Je vous assure, je ne suis plus si agité, si caractériel.
– Vous ne piquez pas de colère ? Jamais ?
– Pratiquement plus. Je me ramollis.
(silence)
– C'est vrai ? Plus de colère ?
– Oui, c'est vrai. Cela m'arrive encore, mais c'est de plus en plus rare.
(silence)
– Plus de colère, donc. Alors, ne cherchez pas plus loin, c'est pour ça.

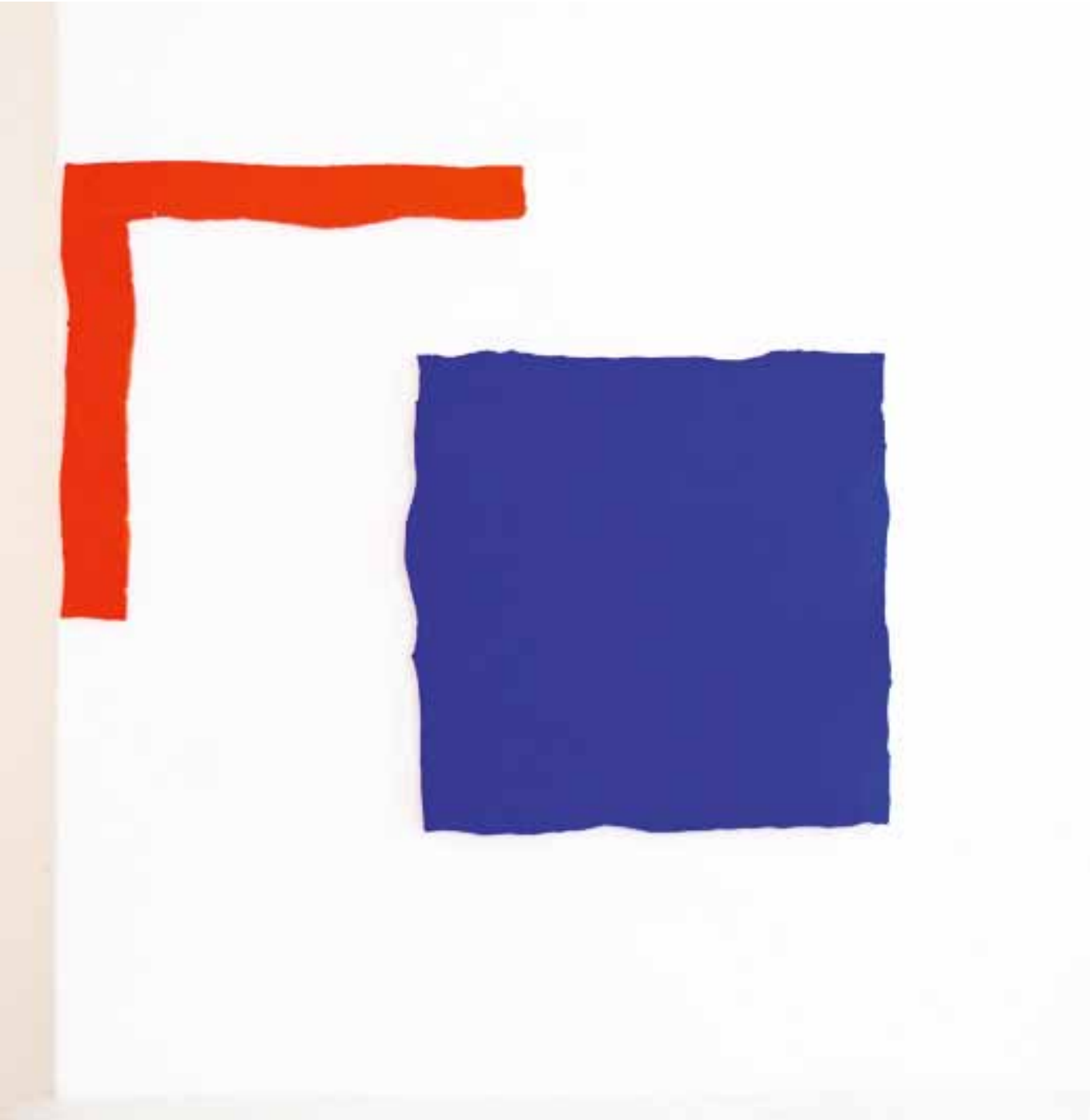
Quand Mlle Piedtenu a entendu parler des dérives en bus (de nuit), pratiquées de temps à autre, elle m'a fait comprendre qu'une thérapie avec des marcheurs de nuit, une ou deux fois par semaine, ne serait pas du luxe.

J'avais beau me concentrer sur la tête réduite de Jivaros (que l'on appelle aussi Shuars), posée sur l'étagère derrière elle, c'était difficile de refuser.
Mlle Piedtenu est convaincante.
Ça a commencé comme ça.
Avec les marcheurs de nuit, les groupes ne dépassent pas six personnes, nous démarrons à la nuit tombée.
A force de marcher dans la ville, de fouiner dans le présent et le passé nous finissons souvent par tomber dans une faille.
Nous avons l'impression, parfois, qu'un morceau de passé nous prend à la gorge, à la façon d'un crochet surgi de nulle part, nous saute à la figure (Face-Hook).
Nous sommes saisis par un souvenir qui revient à la surface. C'est une bête qui s'accroche à nous pendant des heures, pendant des jours. Il y a des souvenirs comme ça. Ils s'agrippent. Vous ne pouvez pas vous en débarrasser. Ça se cramponne et s'enracine. Ça se fixe. Et pour le décrocher après, quand c'est bien cloué, ce n'est pas flagrant.

– Vous croyez à la disparition de la réalité ?
– Je n'ai pas d'opinion à ce sujet. Je suis un marcheur de nuit.
Cela commence juste à la tombée de la nuit.
Quand les immeubles s'allument.
Les marcheurs de nuit, on peut les voir marcher dans les rues, en file indienne, on les croit dehors mais ils sont enfermés. Comme la plupart des solitaires.
Les marcheurs de nuit prétendent qu'il suffit de marcher pendant des heures pour y voir plus clair. Ce n'est pas faux. Mais ce n'est pas la seule technique.
Chacun d'entre eux est alors en tête à tête avec ses fantômes selon les principes de l'association libre.
Il n'y a pas de logique dans ces parcours, pas de sens non plus.
C'est un grand accélérateur de pensées.
Nous suivons nos desire lines.
Nos desire lines, oui. Il ne s'agit pas, pour nous, du plus court chemin (desire path, chemin le plus pratiqué par les promeneurs) ni d'une chanson (groupe Deerhunter) ni du livre de David Mangin aux éditions Parenthèses mais, plus simplement, nos chemins du désir.



ALDRIC MATHIEU

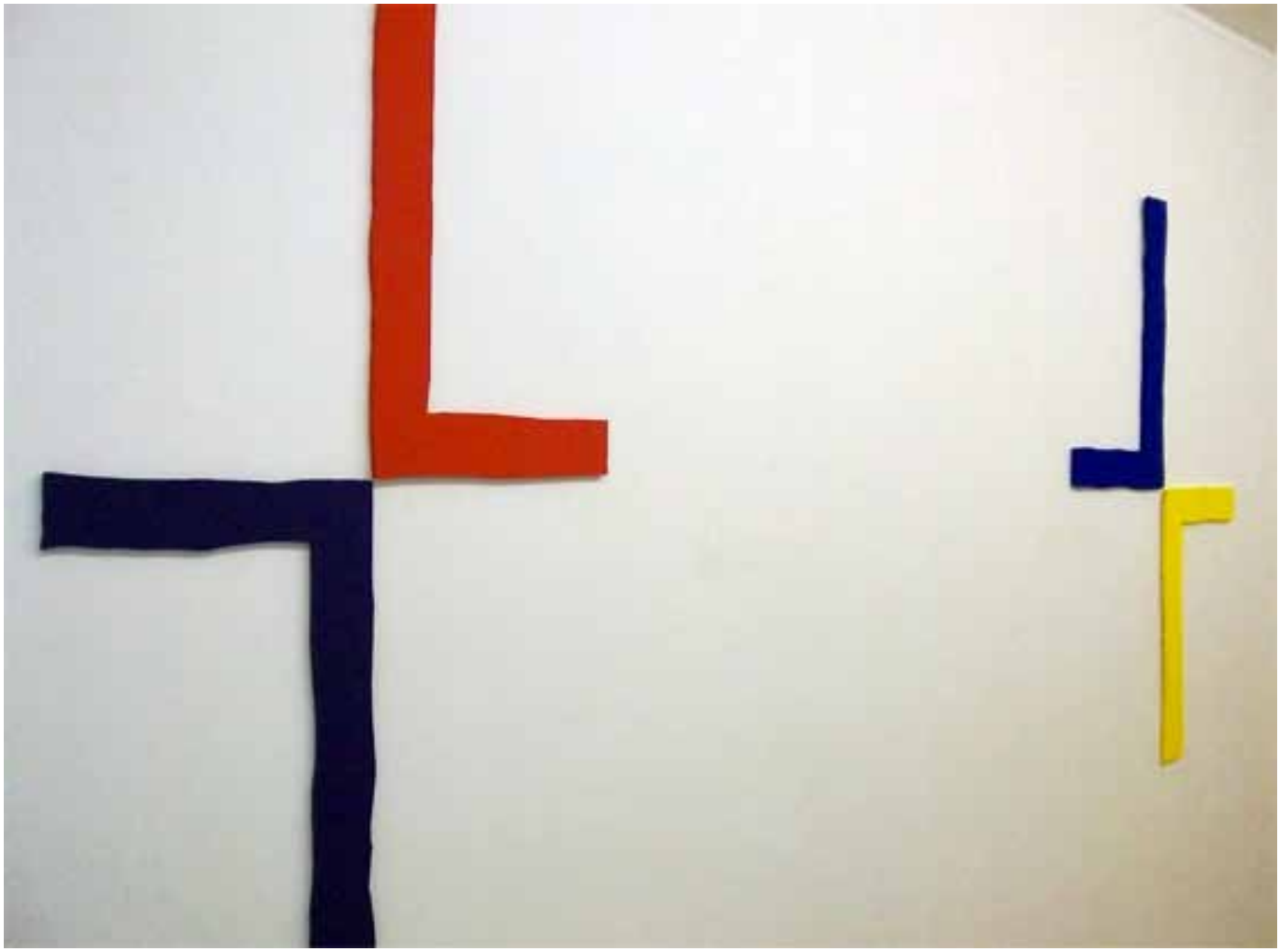


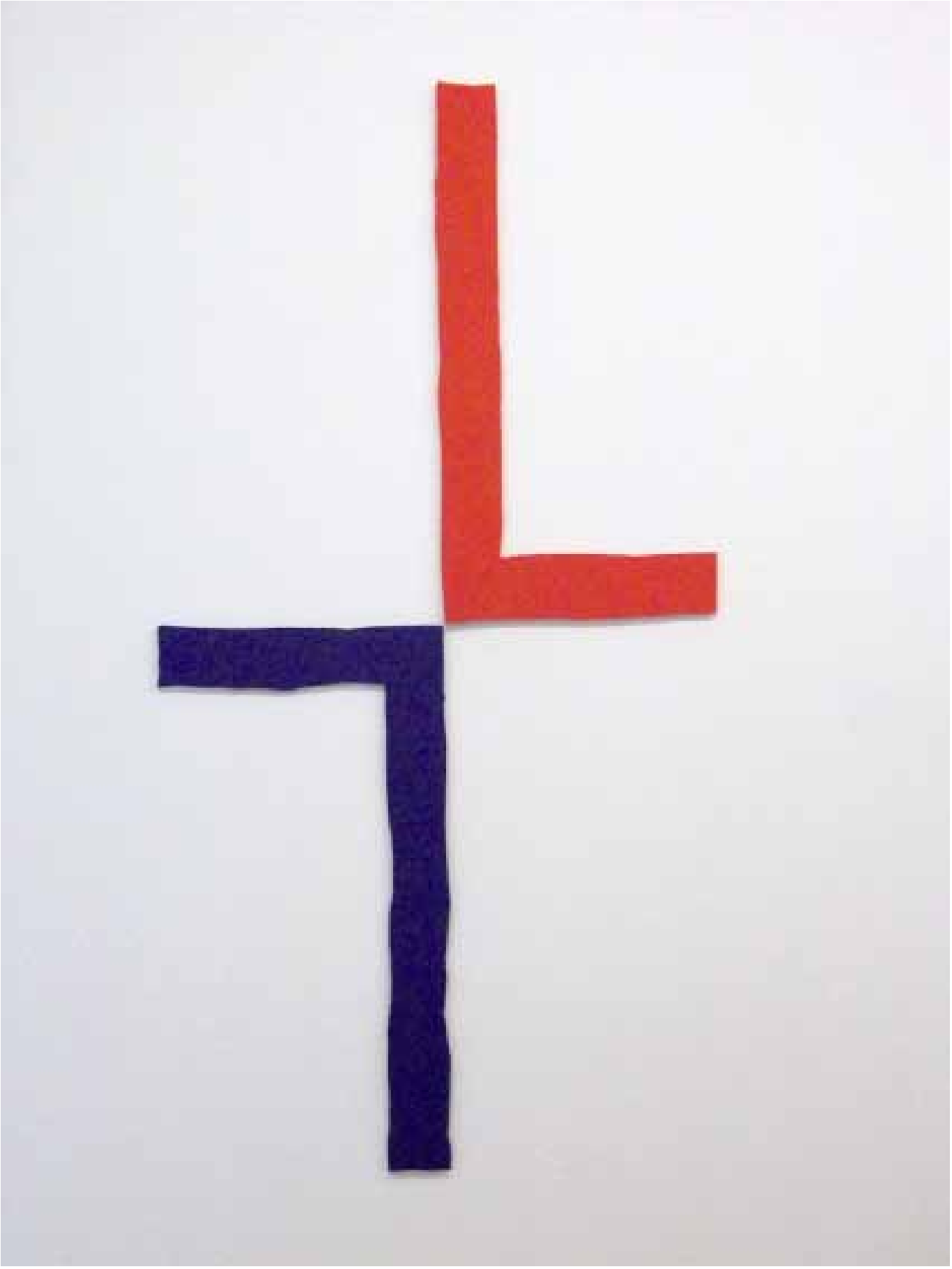
Du 16 au 28 mars 2015

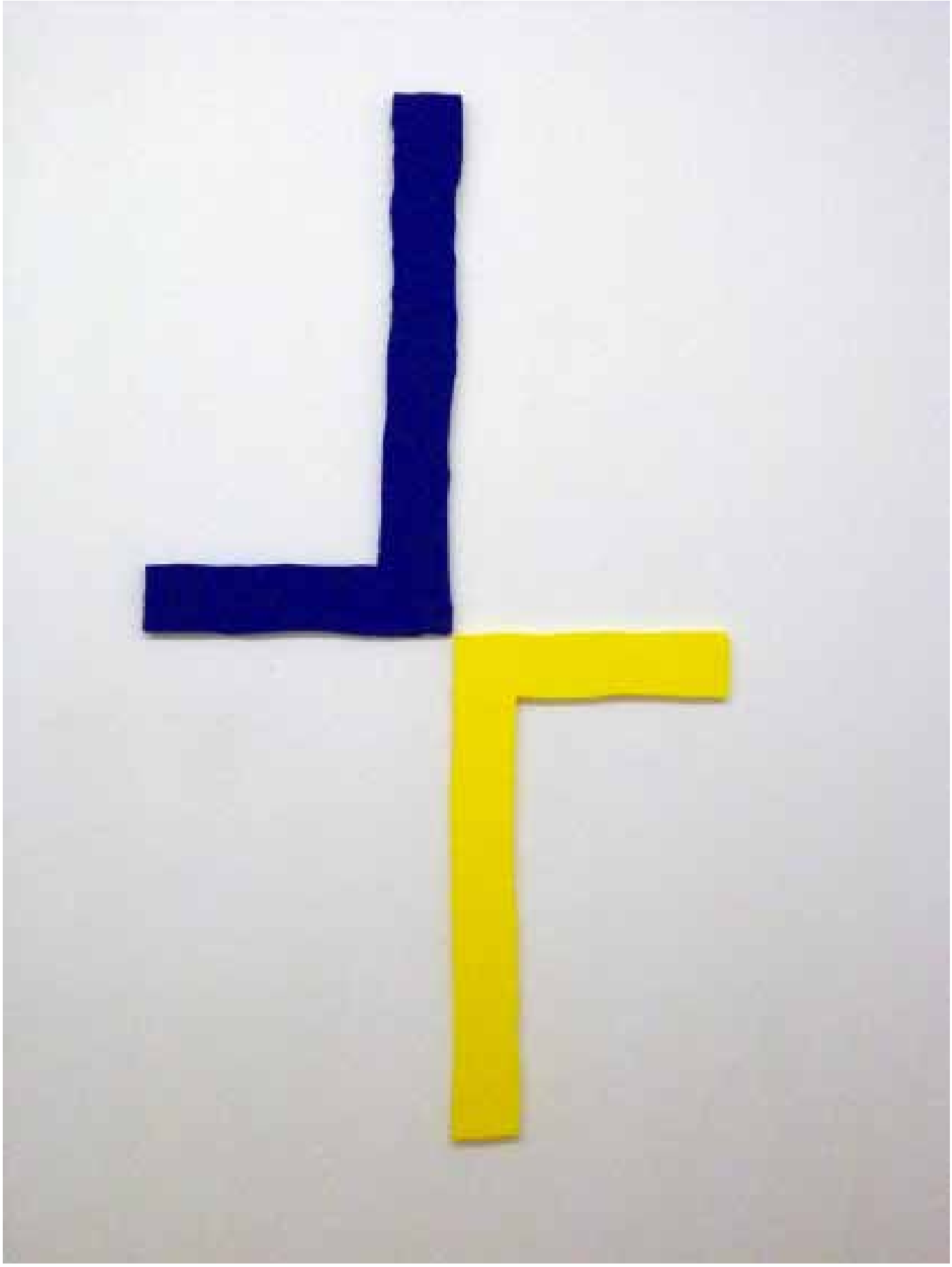
Aldric Mathieu génère toujours son œuvre à travers une approche qui intègre une situation concrète. Le travail de la peinture et l'espace dans lequel celle-ci se déploie sont considérés comme une unité indissociable; ils sont donc intégrés et traités sur un pied d'égalité. Pour Aldric Mathieu, la peinture n'est plus synonyme du tableau classique, mais plutôt d'un montage modulaire d'éléments picturaux isolés et analogues qui seront composées pour faire naître une formulation picturale ouverte. Les différents modules seront montés en fonction du lieu de présentation, de ses dimensions et de ses particularités; et cela de telle sorte que l'idée du tableau est potentiellement conservée - mais inachevée, à la fois en train de se constituer et de se dissoudre. Ici, se dégage une conception du tableau comme objet qui travaille moins avec une surface homogène et continue, mais plutôt en investissant le mur d'une façon qu'on pourrait caractériser de sculpturale.

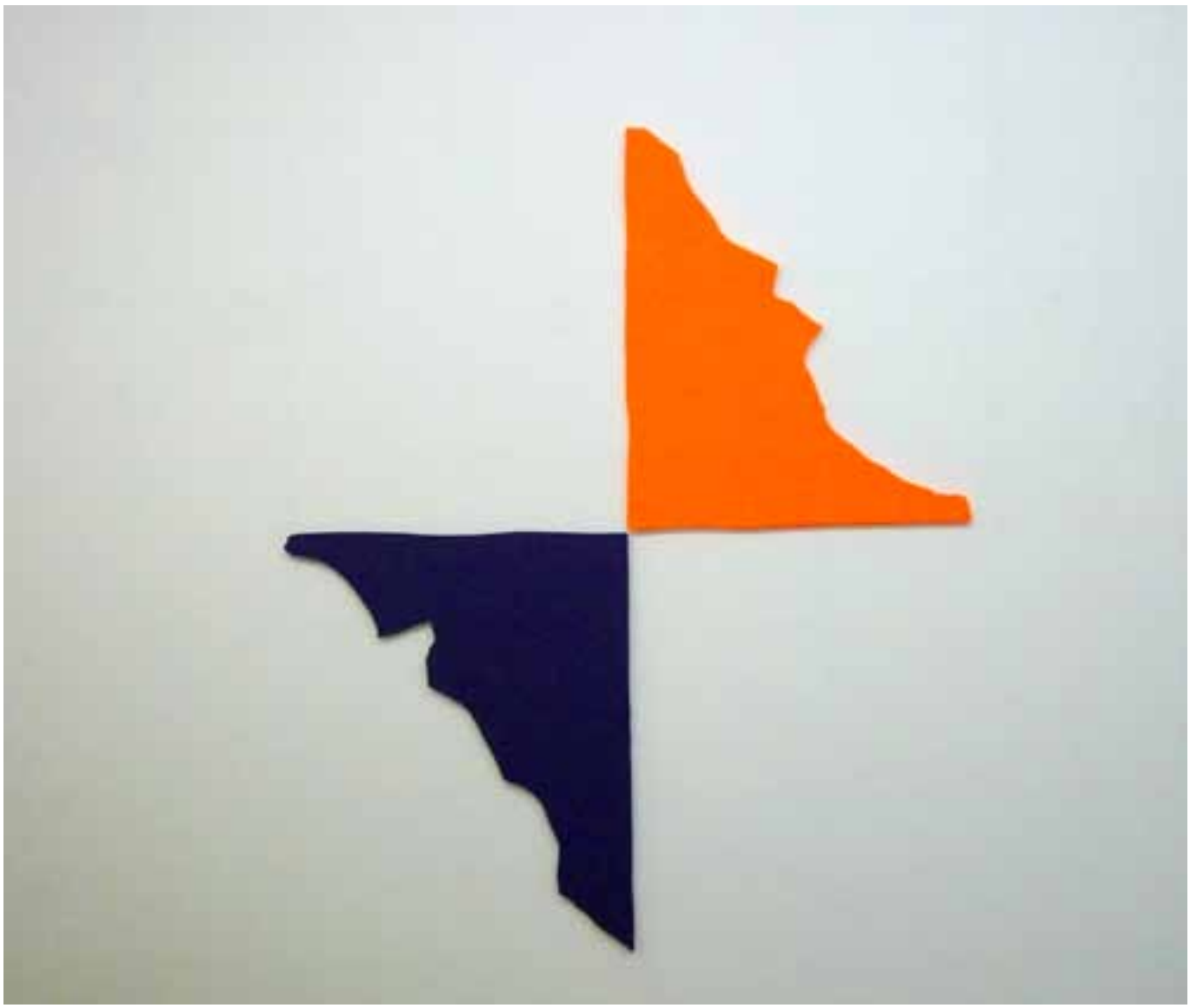
Andreas Bayer, extrait du livret de l'exposition « *Aldric Mathieu : Zwischen den Wänden* », Kulturzentrum Am EuroBahnhof, Saarbrücken, 2014.

http://aldricmathieu.com









NATHALIE HUGUES

Du 30 mars au 11 avril 2015

C'est la lumière qui sent la mer, les volumes des roches qui sont tendus vers nous, vers l'abime en effet... Et puis il y a quelque chose de froid, mais ce n'est pas une froideur symbolique, c'est comme le temps, comme le climat, aujourd'hui il fait un froid de canard, on dirait. Il y a une grande liberté dans le traitement de la matière, mais ça ne donne pas un effet de mollesse, au contraire, ça donne la sensation d'un solide qui se déplace imperceptiblement et qui pourtant, ne cesse de «revenir sur ses pas», de se confondre avec le reste. Cela m'intéresse, parce que le mouvement supposé ou le glissement ne symbolise pas un geste, ne présuppose pas un spectateur qui, dans la reconnaissance du geste (qui existe pour ses yeux), pourrait éventuellement s'accroupir et regarder ces hommes, ces montagnes comme s'ils lui étaient dédiés...

C'est plus subtil que ça, c'est plus fin, les montagnes ne céderont jamais, elles ne vont pas s'accroupir pour la beauté de nos yeux, elles glissent et la peinture est là pour faire ressentir ce glissement, pour faire entendre dans le bruissement de la nature que la montagne et les yeux de celui qui l'observe font tous partie du même glissement, que les effondrements sont la chose la plus normale du monde et pourtant ils demeurent très

mystérieux. Ils ne sont tenus que sur un fil, ils ne sont reconnaissables que sur la toile où ils s'abritent, un mouvement de repos, ou peut-être un dernier effort, je ne sais pas. Cette suspension des choses se répand au deuxième plan, il y a un apaisement, qui est une suspension d'autre type en effet.
Oui, l'inquiétude.
Mais c'est une inquiétude plus apaisée. Je me demande toujours, qu'est-ce qu'il se passe là bas? Pourquoi ça m'intéresse tellement, qu'est-ce qui me rend si curieux, qui me donne envie de parcourir l'espace, d'aller vérifier du coté de mon rêve, là où les choses existent sûrement, mais dans un déplacement qui reste à faire. Il y a toujours quelque chose qui reste à faire, c'est de la neige là bas où je rêve? Le ciel, qui est gris surplombe mon rêve, il enveloppe l'air, je sais que c'est un endroit privilégié pour voir les choses, pour savoir. Connaissance intuitive qui sait disparaitre aussitôt, qui a comprit cette sagesse de la disparition, je vois l'effondrement au premier plan, c'est un peu de ça qu'il s'agit, c'est de savoir si ça tombe tout seul ou si ça soutient le reste, si les plissements deviennent liquides comme la térébenthine, si ça coule ou si ça va couler plus tard. Non, ça ne va pas couler. C'est un peu ça, la vue: voir la ruine, voir le glissement. Je pense qu'il y a beaucoup de vent, et que là-bas, même si je ne les vois pas, il y a des arbres et des ours.

Texte de Nicola Bergamaschi sur les Roches Noires

NICOLAS DESPLATS

Du 13 au 25 avril 2015

(...) Quoi de mieux alors que d'aller directement vers ce qui fait question, ce qui fait problème, ce qui fait obstacle à la création, si ce n'est en le peignant ? Nicolas Desplats peint, non pas « Un » tableau mais « Le » tableau, le « sujet tableau ». Peindre la question, c'est aller vers la réduction d'incertitudes. Contrairement à toute réponse. C'est comme les mots qui nous font croire que l'on saisit l'insaisissable, la peinture ici se saisit de ce qui nous fuira toujours... Se mettre devant « ce motif », c'est accepter un face à face avec tout ce qui engage à la fois notre attirance, et notre crainte (...). Les peintures de Nicolas Desplats sont une méditation sur la peinture. Sur ce que c'est que peindre, ce que c'est que d'appliquer une trace en tant qu'une pensée-là. La touche se dit et se contredit, s'affirme et se dilue, coule, s'évente, s'efface. (...) Effacer c'est pouvoir dire, et redire. Mais dire, c'est aussi effacer, éliminer, puisqu'on ne peut pas tout dire. Effacer la peinture pour l'inventer.

Extrait du texte de Bernard Muntaner «la quête du tableau» de Nicolas Desplats, Mai 2013.

FRANÇOIS DEZEUZE

Du 27 avril au 09 mai 2015

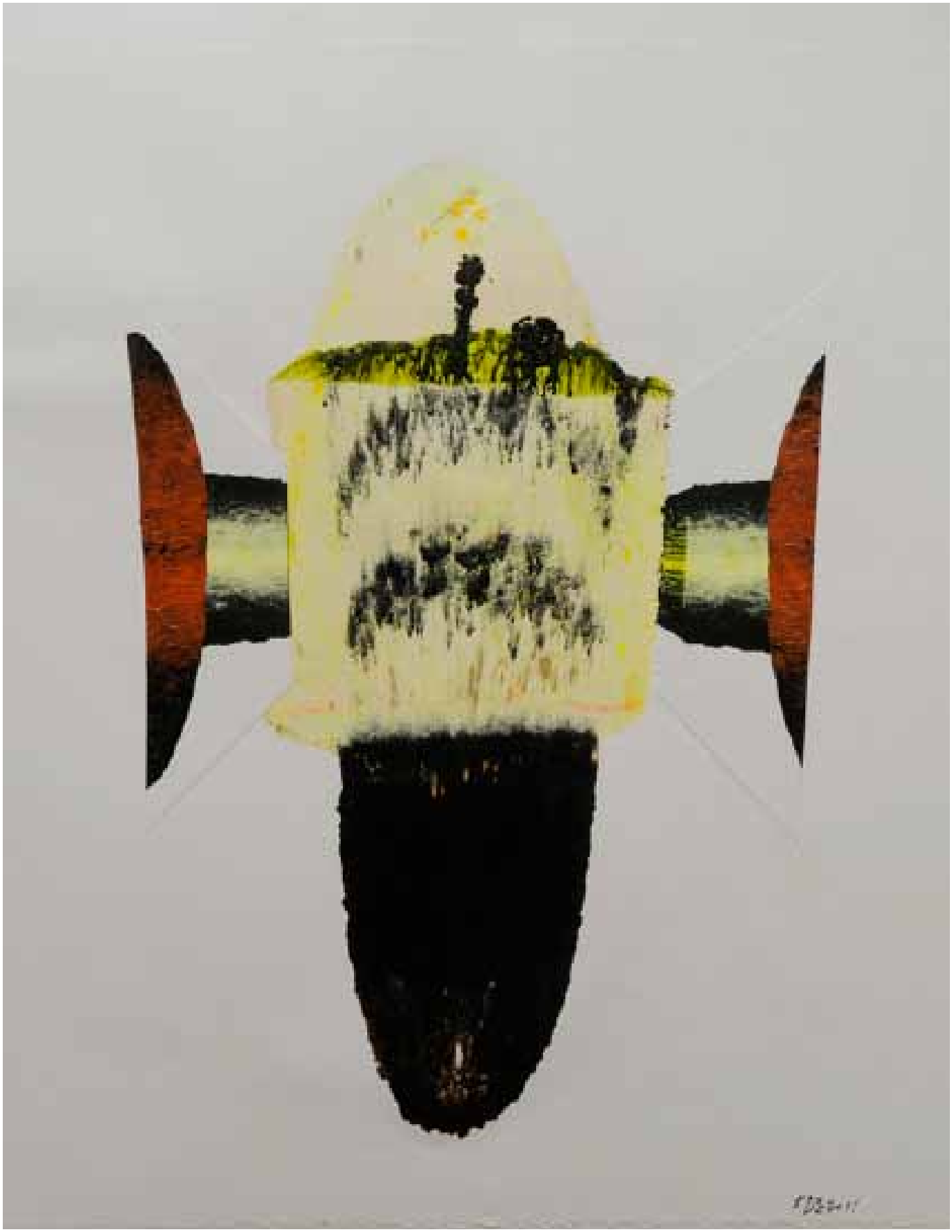
LES CATASTROPHES DES ARCHIFANTAISIES [1]

François Dezeuze « fût » graveur et seul un maître graveur peut se permettre des explorations aussi audacieuses avec une presse, du papier et de l'encre. Il a abandonné depuis quelques temps déjà - d'où le « fut » - les outils et le vocabulaire même du métier, les plaques, les acides, les burins, les vernis, les eaux fortes, la défonce ou les hirondelles, pour ne garder que les macules et les mauvais réglages.... Chercheur obstiné de légèreté, il a encore tourné le dos au drame du savoir-faire. Ce qu'il produit ce sont des catastrophes, ces macules honnies par les tâcherons de la presse. Les petites collines d'encres qu'il dépose sur la feuille de papier sont écrasées par le cylindre jusque dans les fibres les plus ténues, exténuées. On pourrait croire au hasard, mais ce n'est pas si simple, François connaît trop bien sa machine et le papier qu'il y englouti. Il affine, de tirage en tirage, règle, note, observe ces catastrophes. Il lutte contre cette implacable symétrie inhérente

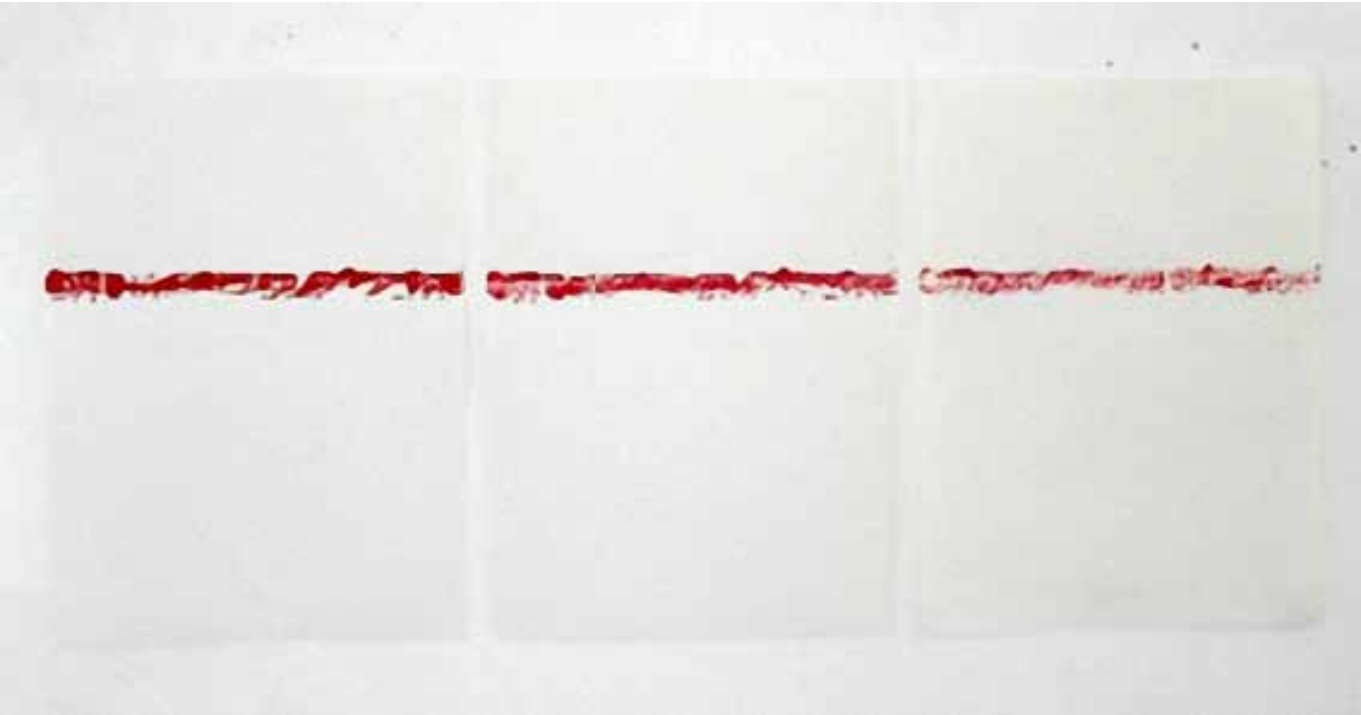
à l'imprimerie, qu'il juge inquiétante, obscène, monstrueuse. Il découpe, fusionne, lie, coupe... Compose formes et couleurs, un peu comme un peintre, par couches, sédiments, sauf que le papier ici assèche et boit tout jusqu'à l'ultime pigment.
De ces cataclysmes d'impressions naissent des formes rares parfois très colorées dans lesquelles évidemment on pourrait se perdre en points de vue. Paysages japonais ou romantiques, organes palpitants, végétaux raffinés, rapports d'échelle vertigineux... etc., etc. Mais François ne tient pas à donner la parole à ces pareidolies [2] infinies, il les laisse à ceux qui les observent.
Il lui faut maintenant un vocabulaire pour ce qui n'est plus de la gravure et qui n'est pas tout à fait de la peinture. En l'écoutant travailler, j'ai René Thom qui vient et sa théorie des catastrophes, comme une évidence. C'est saisissant. Le cycle d'hystérésis [3] des encres en surface fige la coexistence d'éléments en conflit pour une archifantaisie, un accident presque maîtrisé, une catastrophe magnifique. Ce n'est pas très clair, j'en conviens. Le mathématicien décèle sept formes de catastrophes : le pli, la fronce, la queue d'aronde, la vague ou ombilic [4] hyperbolique, le poil ou ombilic elliptique, le champignon ou ombilic parabolique et le papillon. Les morphogénèses de l'écrasement sont, sous la presse de François Dezeuze, complètement raccord avec ces formes décrites par Thom et le schéma actanciel [5] contient : finir, durer, commencer, fusionner, scinder, capturer, changer, émettre, faillir, reprendre, répulsion, traverser, envoyer, donner, prendre, lier, couper, rejeter, cracher... etc. Un vocabulaire est peut-être là, mais les inventions chamarrées de l'artiste sont à l'œuvre.

Philippe Saulle

1 Archifantaisie : terme utilisé par le mathématicien français René Thom dans son courrier au psychanalyste Benoit Virole. Ce terme obscur pour moi (mais tellement adapté aux formes de François Dezeuze) est cité dans « La dynamique qualitative en psychanalyse », de Michèle Porte, ouvrage dans lequel la contribution du mathématicien est déterminante.
2 Paréidolies : figures que l'on devine dans les nuages ou autres matières.
3 Hystérésis : propriété d'un système qui tend à demeurer dans un certain état quand la cause extérieure qui a produit le changement d'état a cessé.
4 Ombilic : creux, courbe, dépression plus ou moins étroite.
5 Schéma actanciel : recense l'ensemble des actes (verbes), rôles et relations qui fondent la narration d'un récit.



BRUNO THERON



Du 25 mai au 13 juin 2015

Le processus de mon travail s'est construit et développé à partir de toutes mes recherches.

C'est évidemment une réflexion sur les limites de la peinture au sens propre comme au figuré. Sur l'espace de la toile, ses bords, ses côtés donc ses limites. Une réflexion sur les horizontales et les verticales de la pièce.

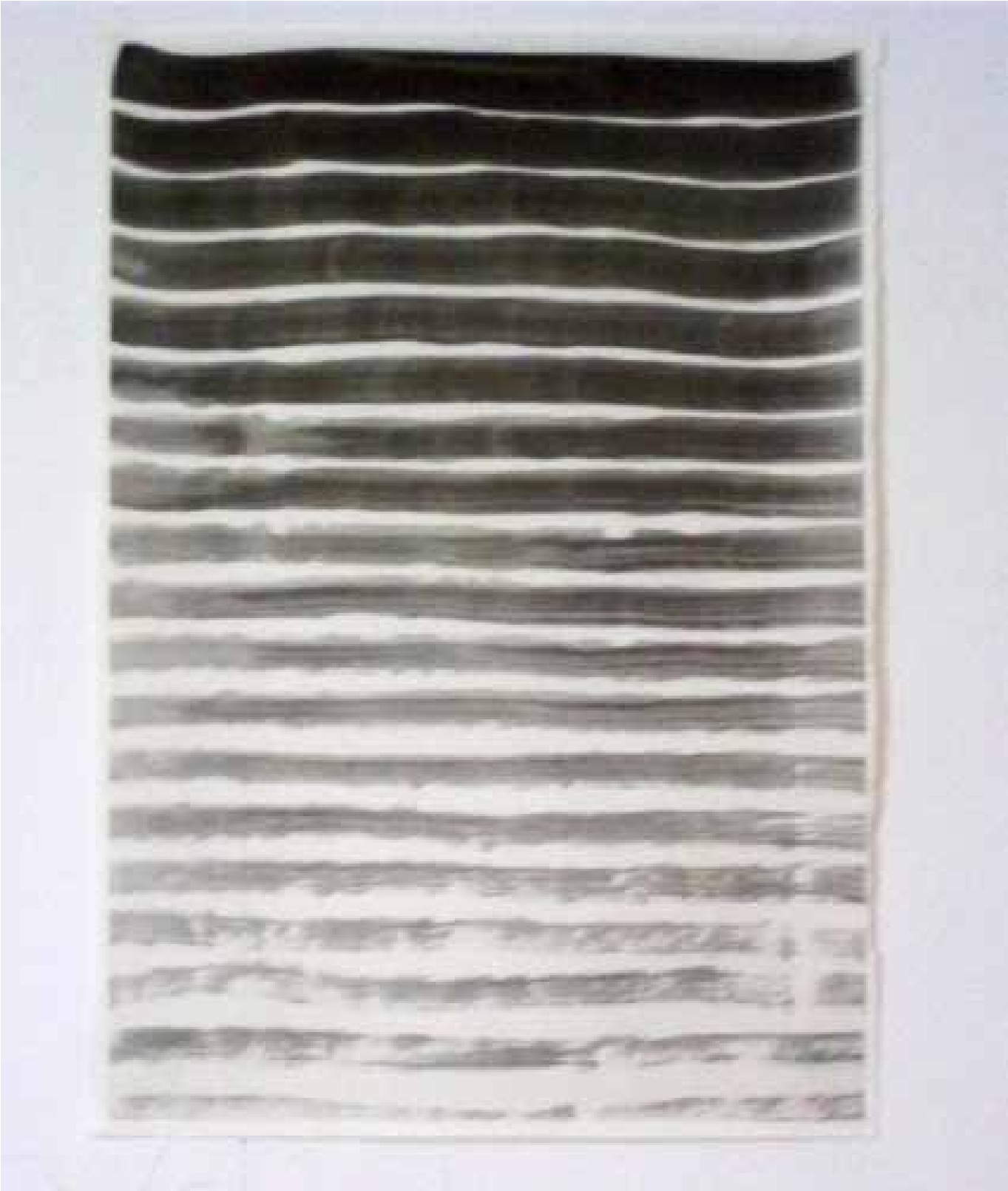
La méthode d'impression induit l'évocation et non plus l'expression directe, évocation du geste, de la mémoire du geste, de la trace, de ce qui déborde, indirectement, de façon distanciée, sans les maladresses et sans le pathos du geste direct.

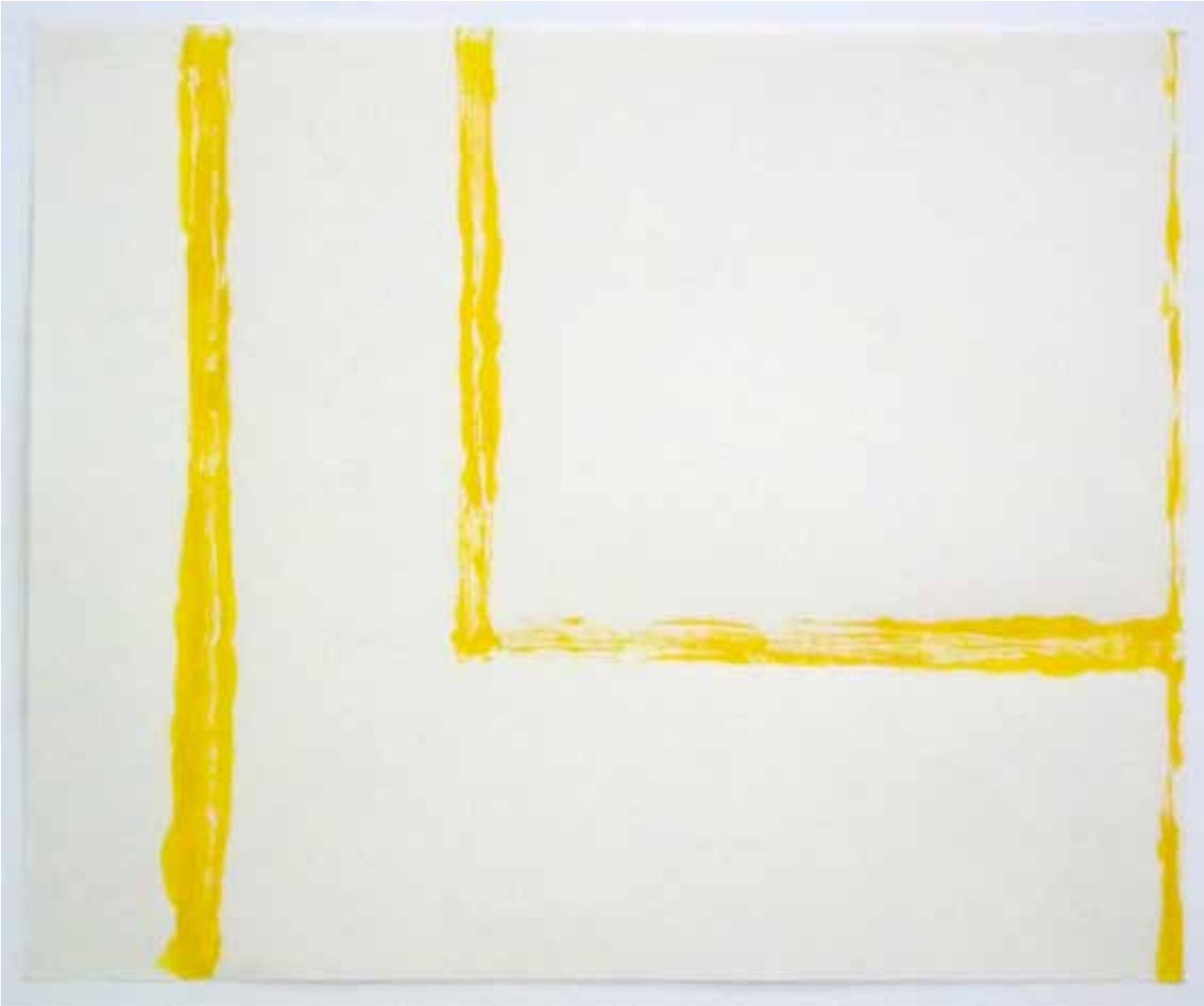
Réflexion sur ce qui est visible/invisible sur l'absence/présence.

Mise en évidence d'un «diagramme manuel».

Il y a également toute une réflexion autour du nombre d'or, utilisé comme contrainte et comme base dans l'élaboration des lignes.

Le concept de la trace est important ici. L'idée d'image, image miroir, de représentation. D'impression, d'empreinte, de reproductibilité.





HERVÉ CONSTANT

EMBALLAGE ET DÉBALLAGE

Du 15 au 27 juin 2015

TROIS VIDEOS

EMBALLAGE ET DÉBALLAGE

Un homme couvre et découvre sa tête. Pour commencer, il présente un faisceau de bandes textiles comme un geste d'offrande; il voudrait nous faire participer et nous engager à son suicide métaphorique. C'est un moyen à la fois d'attirer l'attention sur sa situation et de représenter son désir de disparaître de la réalité.
Cependant, quand il a fini de s'envelopper, son exigence est de respirer à nouveau. Il souhaite poursuivre le voyage, il se veut de nouveau optimiste. Cette courte pièce est une variation sur le «Mythe de Sisyphe».

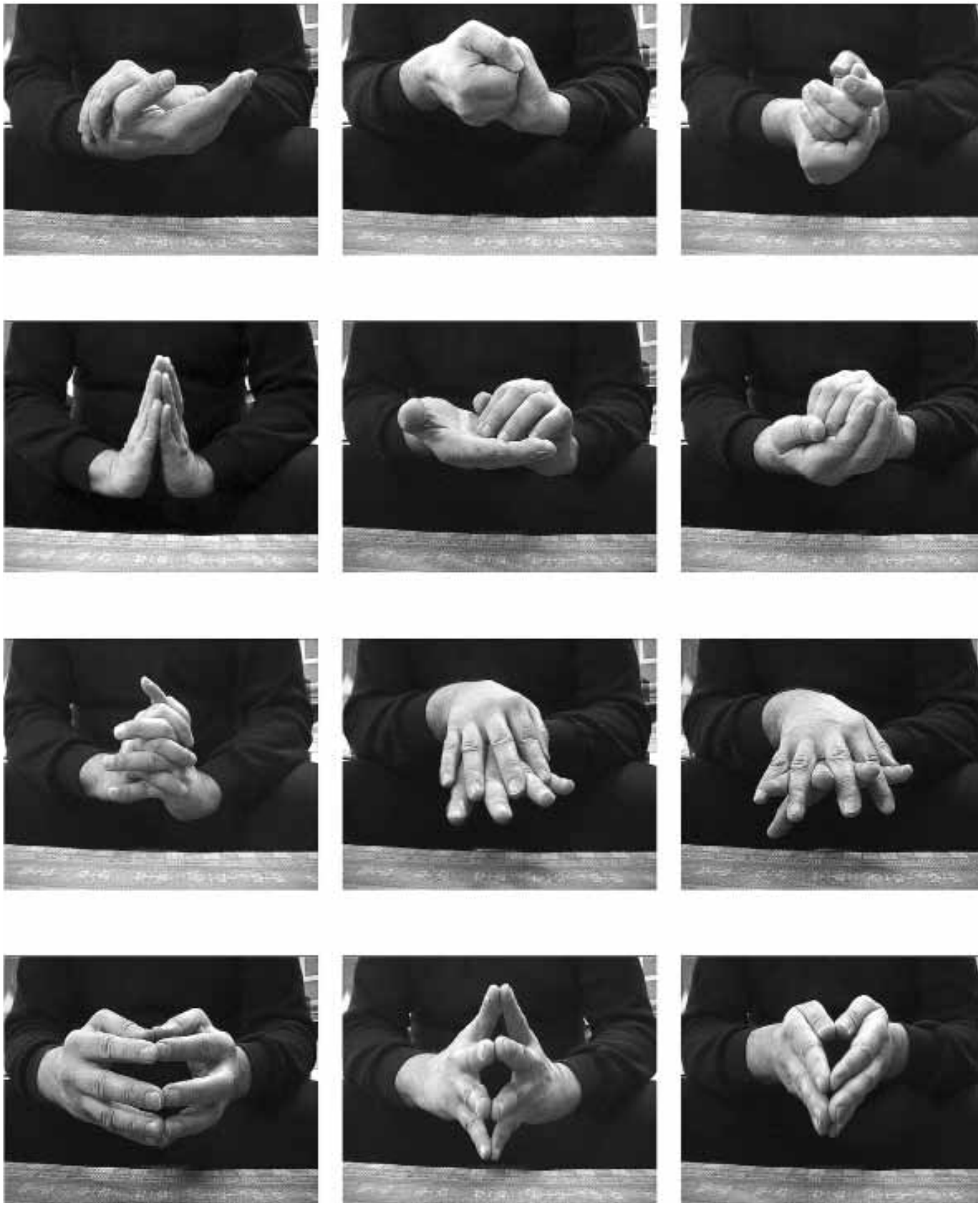
INCARCÉRATION

Un homme est incarcéré. Autour de lui, trois éléments: eau, vent et nuages.
A l'intérieur de chaque frontière du monde réside une nation séparée avec un grand nombre de personnes. C'est une nation en constante évolution, avec quelques résidents libérés chaque année, leurs lieux sont bientôt pris par d'autres. C'est une terre où les repas sont gratuits, mais les portes sont toujours verrouillées.

BALLET DE MAINS

Ce travail représente une série de gestes de la main évoquant des émotions telles que la tension, l'agression et la tendresse, tandis que dans le même temps illustrant le dicton – "J'étais les mains de celui-ci " - pour réfuter sa responsabilité ou nier la confrontation, comme Pilate envers Jésus, ou comme Rimbaud lavant les "mains" de sa carrière dans la poésie et Paris, choisissant plutôt l'exil pour la recherche de la paix et du repos dans un ailleurs inconnu. «La vraie vie est absente» ou «Je est un autre»

INCARCÉRATION



BALLET DE MAINS

JACQUES SOLLETTY

Du 29 juin au 11 juillet 2015

« Nous voulons examiner des images bien simples, les images de l'espace heureux... L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre. Il est vécu. Et il est vécu, non pas dans sa positivité, mais avec toutes les partialités de l'imagination... Sans cesse l'imagination imagine et s'enrichit de nouvelles images. C'est cette richesse d'être imaginé que nous voudrions explorer. »
(Gaston Bachelard, La poétique de l'espace,1957)

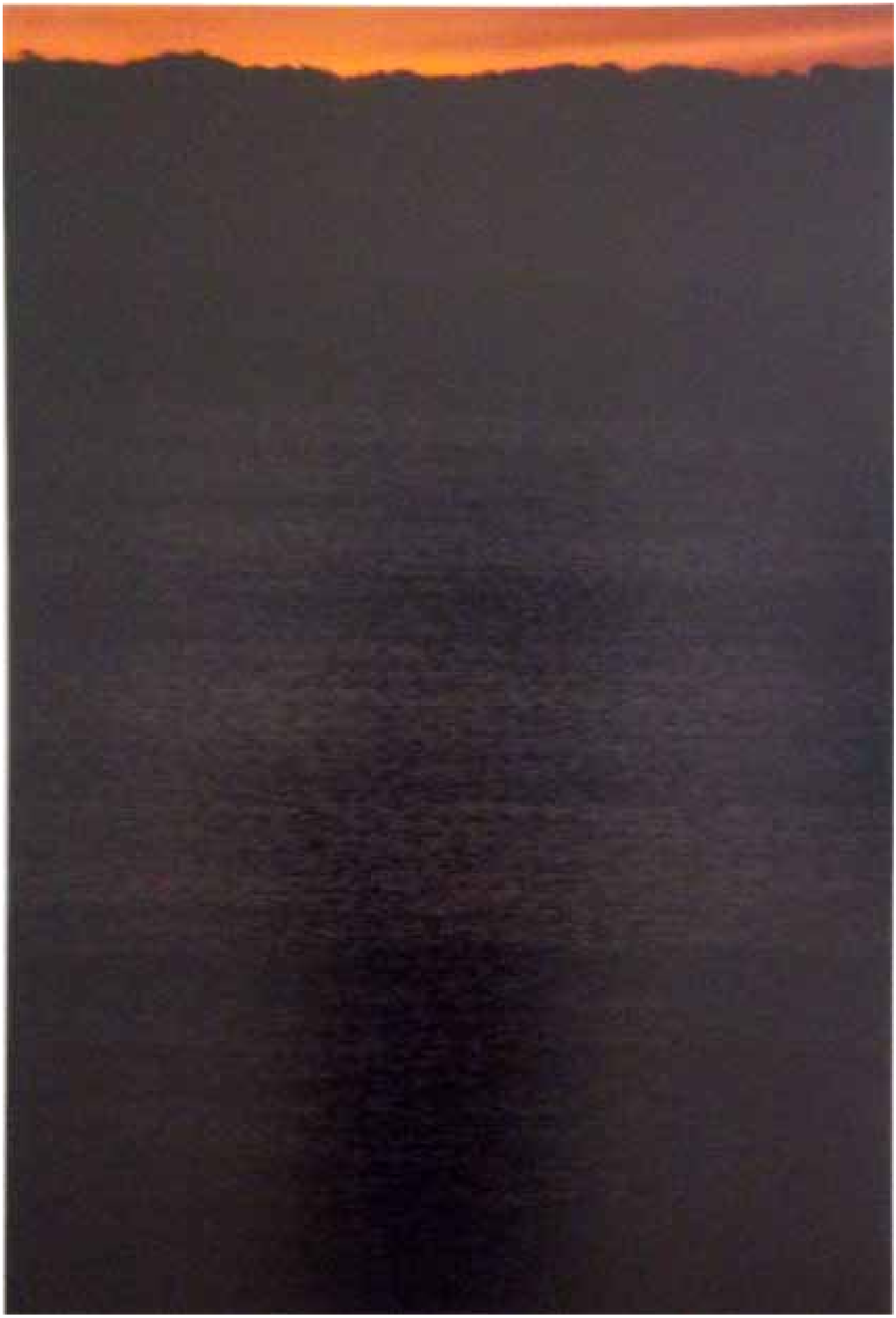
Plus que des images de paysages, des effets de paysages composent de grands tableaux photographiques, loin d'offrir un miroir à la nature. Un point de vue tout troublé et incertain de formes, formes perdues dans un fond dénudé et décoloré, matières atmosphériques et temporisations de couleurs, lointains réguliers et ciels brûlés, mer qui fait écran et constellations scintillantes de vagues, plans de falaises en ombre et clair-obscur au dessin tranchant, tous ces composants se voient rattrapés dans leur mouvance, déplacés dans un entre-deux et emportés dans un tropisme voilé. Au bout de l'objectif (et du téléobjectif), paysages en voie d'abstraction, spectacles de nature épuré en phénomènes, endroits sans lieux, no man's land, ressemblances spectrales, vérités pleines de ces mensonges minutieux qui nous parlent d'art et de beauté en suspension, réalité inaccessible, dans le sens où l'art n'a que faire du fini, des «clichés» du paysage qui répondent à une iconographie spécifique pour les projeter dans les profondeurs d'un imaginaire latent. Une construction du regard s'élabore autant d'un quoi que d'un quand. Vous êtes ici,

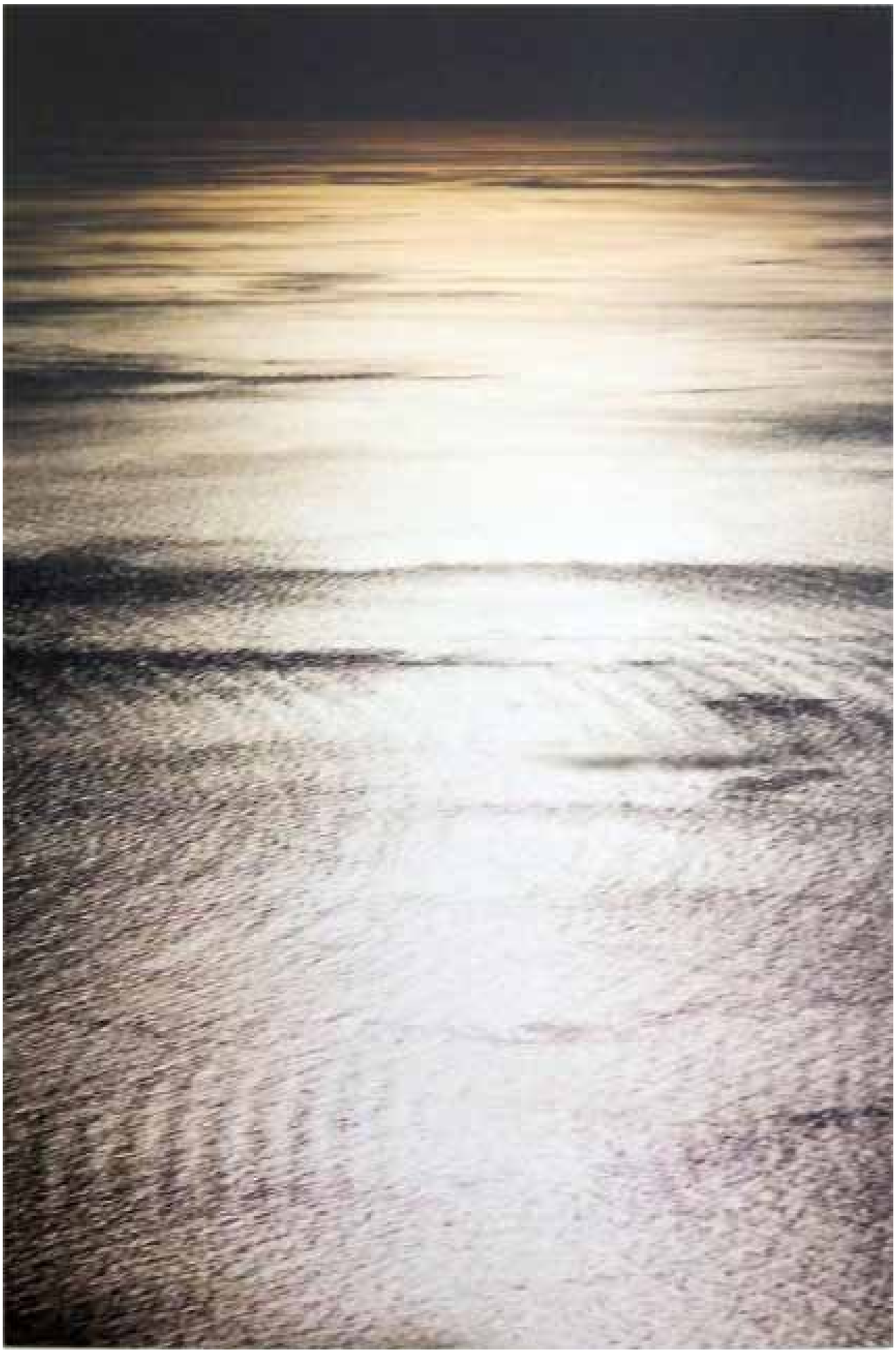
entre chien et loup, à perte de vue.

C'est donc du côté de la vision plus que du regard objectif que se construisent les images de Jacques Solletty, vision utopique où le photographe « devient » l'appareil photo autant que dans la position de contemplation. Prendre ses distances avec le paradigme mimétique (techniciste et scientifique) du médium photographique pour faire voir (dépeindre) et non plus seulement donner à voir (reproduire). S'opère alors le dépassement de l'esthétique naturaliste pour atteindre une sorte d'« esthétique des aberrations optiques ». L'œil humain est affecté d'imperfection dans la vision objective selon la situation : coucher de soleil, contre-jour, brume, etc. qui produisent des effets optiques chromatiques, dispersion, halos, flou, distorsion, lignes droites (horizon et contours francs)... Le regard est empreint de la situation et de son expérience, où l'ambiance fait événement, dans laquelle plonge la vision par le jeu du téléobjectif. Une «poétique de l'espace» est le point de départ du programme photographique de l'artiste. Tout y est affaire de distance paradoxale, à entendre ici dans le même sens mémoriel et émotionnel que sommeil paradoxal, lorsqu'il accompagne le rêve. Prendre de la distance avec le sujet photographié, c'est l'interpréter, c'est aussi le faire interpréter par le spectateur, c'est demander d'inventer, d'imaginer : ce qui est, ce que je vois, ce que cela crée. Toucher des yeux et divaguer en image et revenir en tableau, comme un souvenir qui fait littéralement surface.

La peinture a été longtemps définie à tort comme «imitation de la nature», avant que la photographie ne prenne sa place de paradigme de la fenêtre. Puis le Pictorialisme a fait dériver le médium photographique dans un ailleurs du simple reflet de la réalité. Dans ce sens, les titres des travaux affirment pour sujet explicite « la relation de la photographie avec l'art » et prennent au mot une correspondance dialectique et romantique avec la peinture, qui témoigne de son sommeil paradoxal dans la photographie de Jacques Solletty, c'est-à-dire de son influence dans sa manière pictorialiste, la forme-tableau, les genres traditionnels du paysage et de la Marine, les textures impressionnistes... autant que de son absence concrète. Photographie et peinture sont mises en réflexion, en transversalité, d'une certaine manière en abstraction, à la fois si proches et si lointaines. C'est pour cela que l'usage du mot anglais « picture » s'applique le mieux aux œuvres de l'artiste car il se traduit notamment par « image », « tableau » et « photographie ». Une manière de glisser toujours une réalité d'image plus loin dans ce que l'on voit, en-deçà et au-delà de ce que l'on voit.

Luc Jeand'heur

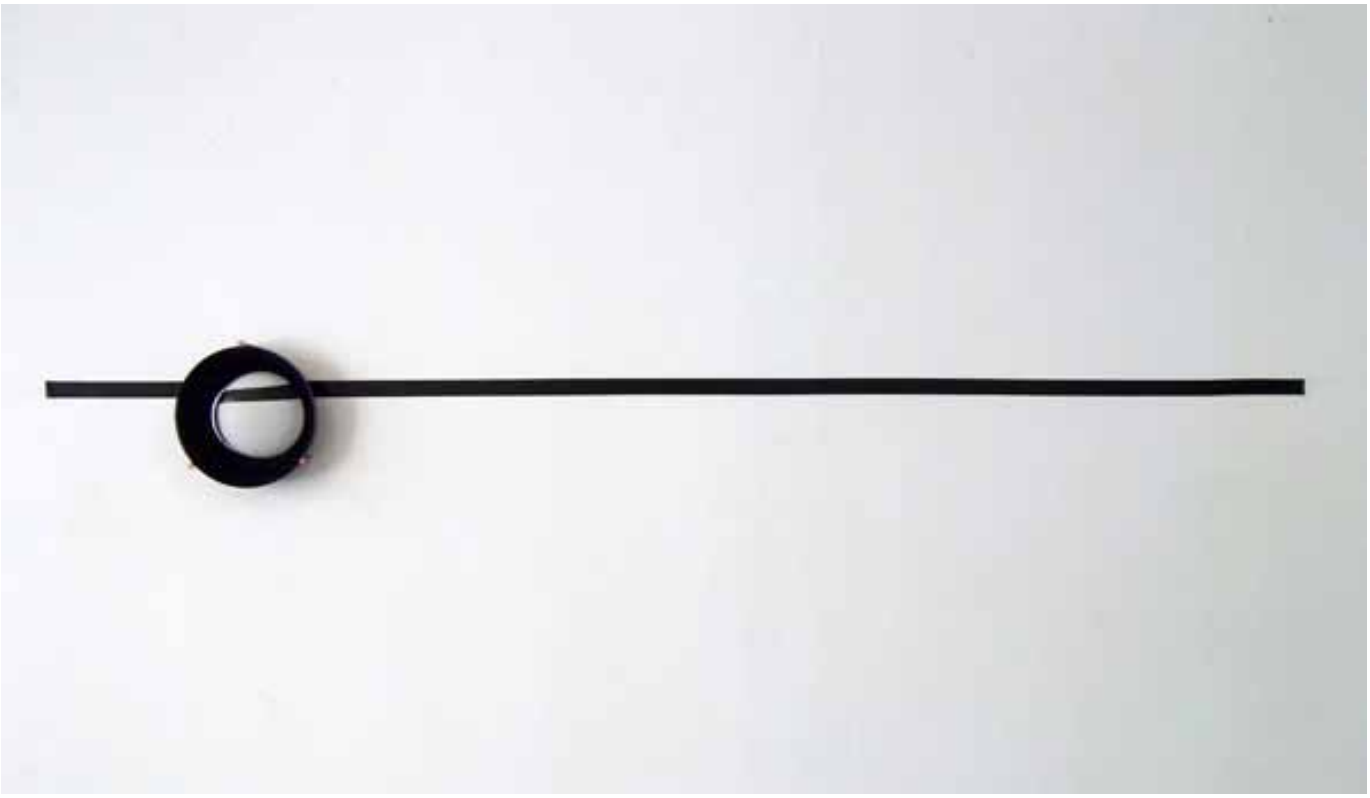




SOFI URBANI

Du 07 au 19 septembre 2015

Nous ne nous rendons pas toujours compte, au quotidien, que la Terre est ronde, et qu'elle tourne sur elle-même. Ainsi, lorsque nous nous représentons l'horizon, nous l'imaginons généralement plat.
Mon travail se nourrit depuis longtemps de recherches et d'écrits scientifiques, que j'interprète de manière plastique, esthétique, rendant des mises en images poétiques de théories concernant la physiologie de l'œil humain et des flux électriques qui traversent les nerfs pour créer mentalement les images que l'on voit.
En faisant ces recherches, j'ai appris très vite que le cerveau fonctionne par flux électriques.
Toutes les informations qu'il traite, donc que l'Homme perçoit, sont électricité.
Par ce flux, se crée une vitesse de lecture estimée aux environs du vingtième de seconde.
La réalité que nous percevons est donc un choix malgré nous, un choix du cerveau parmi ces signaux.
Je m'intéresse aux défauts qui peuvent exister dans la structure de notre œil et aussi à l'aspect «électrique» qui gère notre vue. Ces flux électriques sont les mêmes ondes électromagnétiques qui composent la lumière et créent un magnétisme naturel.
Dans cette exposition **Équilibres précaires**, je questionne ce que nous voyons et comment nous voyons. Comment le cerveau utilise des archétypes pour organiser nos réalités :
- Le sol, intitulé **Attractions magnétiques**, a un mouvement chaotique et rappelle, de manière simplifiée, un sol sismique. Il est composé de plaques métalliques mues par le seul poids du visiteur.
Ce sont des plaques d'acier, c'est une matière que je pratique en serrurerie. Il est devenu un de mes matériaux de prédilection. Je l'apprécie pour de nombreuses raisons mais ce qui explique sa présence, dans ce sol recréé, c'est qu'il est conducteur. En électrifiant un acier chargé en fer, il peut se transformer en aimant.
J'ai voulu un dallage comme s'il s'agissait d'un carrelage classique. La ressemblance avec les sols de l'artiste Carl André est évidente par sa mise en forme. Mais là où, chez Carl André, la planéité du sol est en parfaite adéquation avec l'aspect plat du matériau, ici se cache le déséquilibre, l'incertitude.
Ces sols d'attractions magnétiques me sont apparus comme une évidence à vivre, à éprouver.
Ici notre corps en déséquilibre est attentif à ce qu'il vit dans l'instant, le cerveau est perturbé par ce sol peu logique. Je sais, par témoignage personnel, que, lors d'un séisme, notre perception visuelle peut être altérée.
Notre perception du monde ne serait-elle pas un dialogue entre la perpendicularité de notre corps et l'horizontalité du monde sur lequel on marche? Ou un accommodement permanent ?
- La vidéo est un **Horizon** qui bascule de côté en côté, accentuant par ce mouvement la présence horizontale de ce sol stable, sous nos pieds. Le son, réalisé par Aaton Fanyday, est une rumeur spatiale et compressée.
- Les **Mirages** sont des interprétations d'illusions naturelles découvertes en 1919 par Arthur Eddington et appuyant la théorie de la relativité. Il s'agit de mirages cosmiques que l'on peut voir lorsque nous observons, au télescope, une étoile dont la masse est assez importante pour dévier la lumière. Nous voyons alors apparaître ce qui se trouve derrière cette étoile, et qui ne devrait pas être visible. C'est comme si par magnétisme la lumière était courbée. La poésie ne fait pas autre chose avec les mots
.
Sofi Urbani



SAMSUNG

DIEGO ESPOSITO

DU 21 septembre au 03 octobre 2015

Il est sympathique de constater que Diego Esposito a choisi de présenter chez nous un pentagramme bâti à partir de la phrase de la Marseillaise : liberté, liberté chérie combats avec tes défenseurs.
Ce sont des mots qui résonnent bien dans la Galerie du Tableau qui possède un patriotisme local et reçoit ceux-qui viennent de loin en chantant à l'unisson.
Des œuvres dans le même esprit ont été réalisées depuis 2001 au Kunstveiren de Ludwisburg en Allemagne, en 2005 à la galerie Ihn à Séoul en Corée du sud, en 2011 au Centre culturel Ccori Wasi à Lima au Pérou, et en 2014 dans l'»Aula Magna» de l'Université de Teramo.
Ce travail s'inscrit donc dans le droit fil de la démarche volontairement internationale de Diego Esposito qui laissera prochainement une pièce importante dans les collections de la Ville de Marseille.

LIBERTÉ CHÉRIE

HITOMI TAKEDA

Du 05 au 17 octobre 2015

Lumière de l'ombre

«L'ombre est la manifestation, par les corps, de leurs formes. Les formes des corps ne manifesteraient pas leurs particularités sans l'ombre.» Léonard de Vinci

Et l'ombre fut /

faisceau d'ombre /

apporter une ombre /

faire ombre sur l'origine /

ombres d'automne /

siècle des ombres /

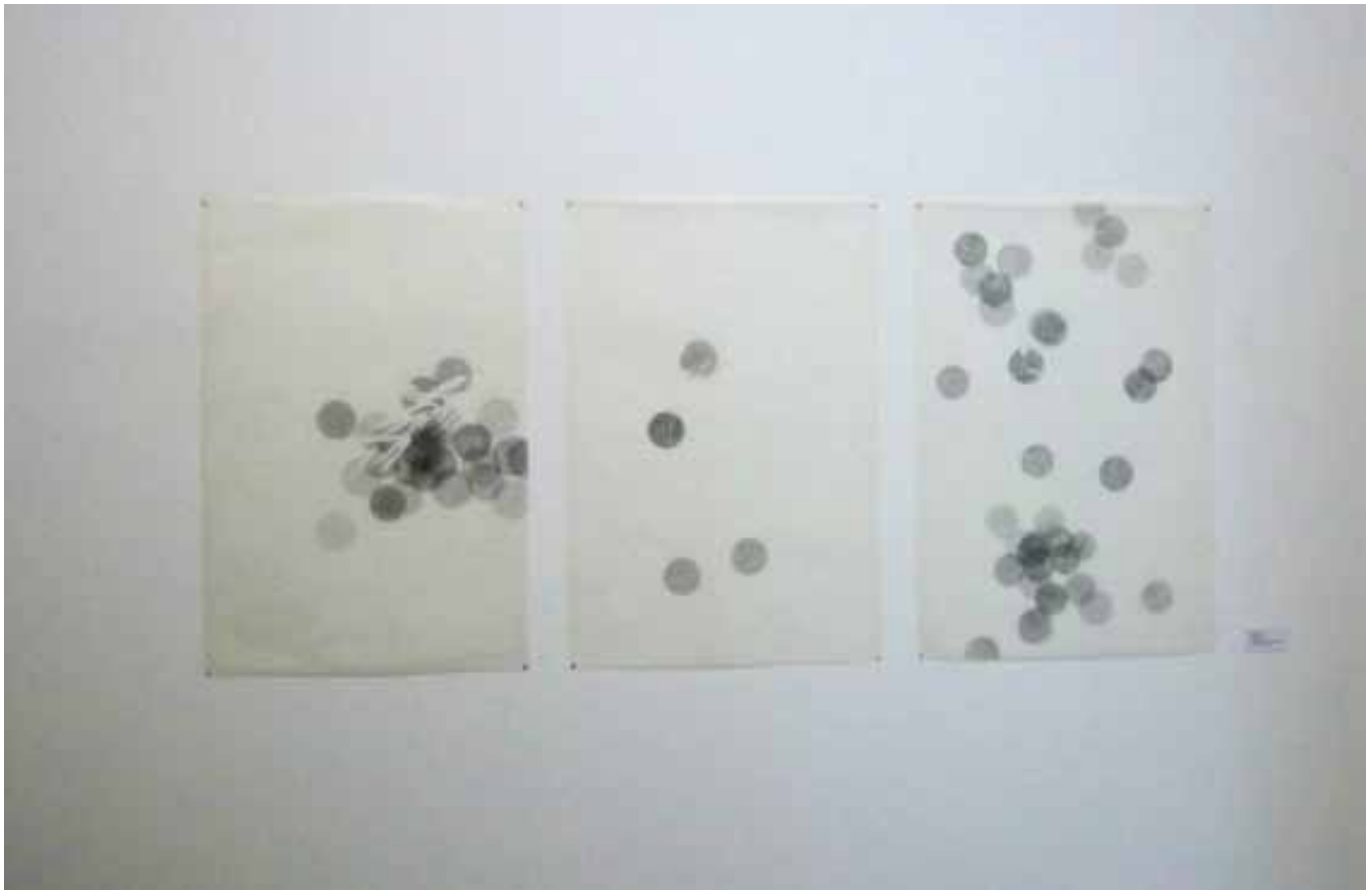
éteindre l'ombre /

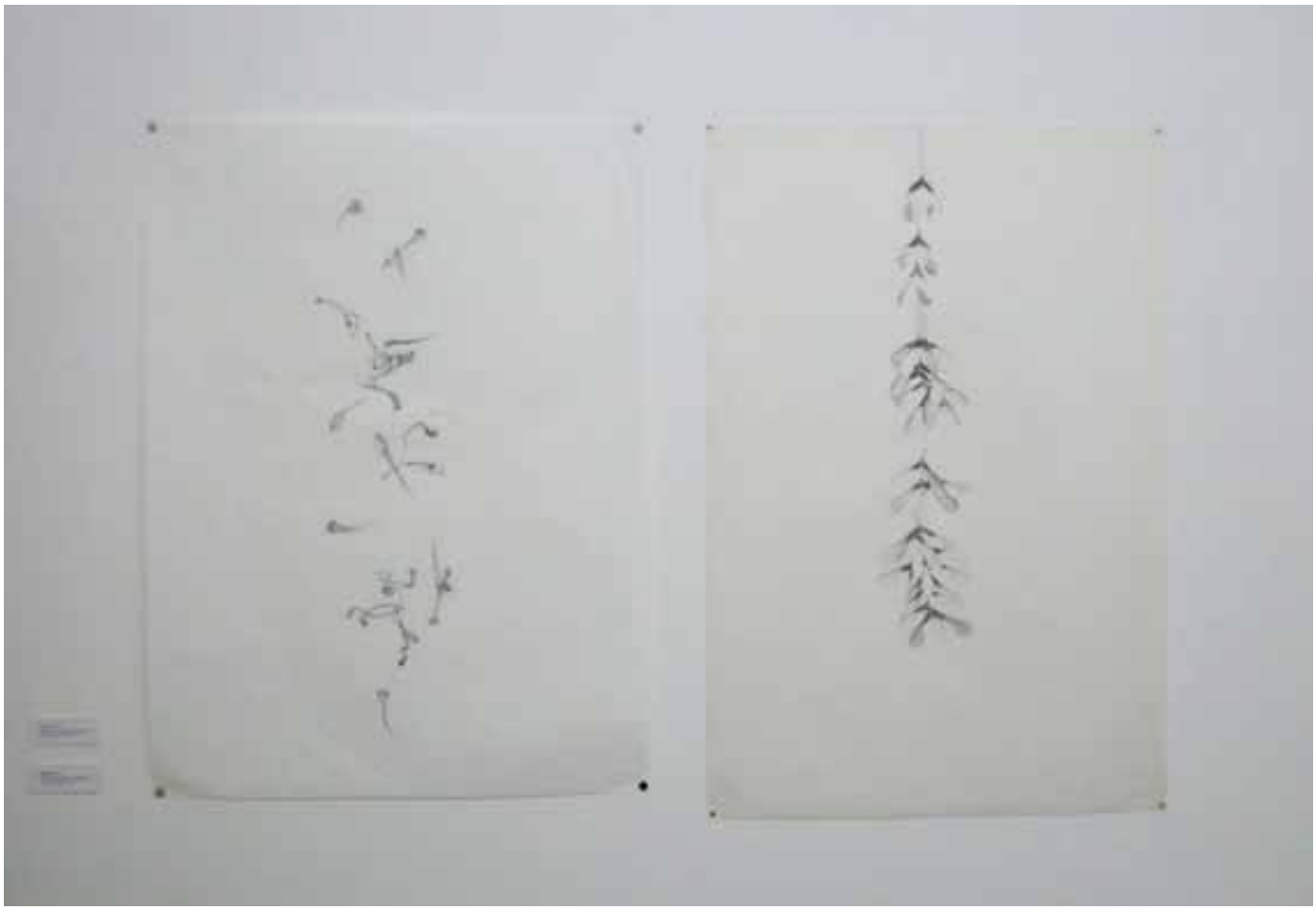
l'ombre du jour /

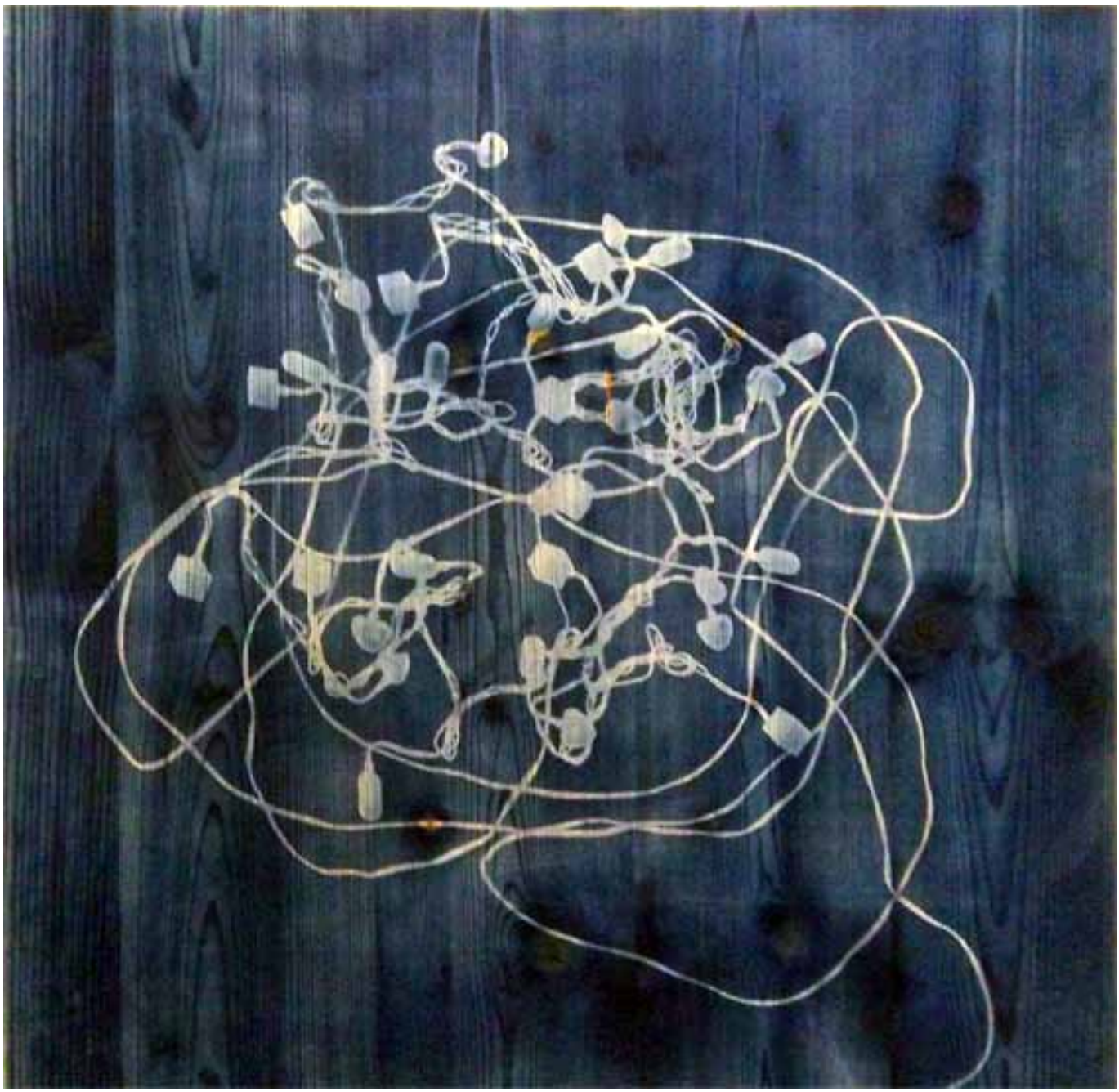
ombre tamisée /

J'ai tout donné au soleil...

Danser ses textes ou les dessiner est peut être ce qui motive Hitomi Takeda à livrer des images qui improvisent des prolongements.
Ce sont en effet des images typiquement extrême orientales mais qui ont bougé jusqu'à s'en évader. Peut-on dire que la couleur a donné à la forme une expression spécifique en même temps qu'un équilibre qui pourrait être sorti d'un idéogramme japonais.
La phrase de Léonard de Vinci que l'artiste a mise en exergue: «L'ombre est la manifestation, par les corps, de leurs formes. Les formes des corps ne manifesteraient pas leurs particularités sans l'ombre» révèle sa volonté et ses certitudes pour donner aux ombres la force dont elles émanent.







VALÉRIE BOURDEL

Du 19 au 31 octobre 2015

« Le 30 janvier 1555 j'ai commencé les reins de cette figure qui pleure l'enfant.
Le 31 j'ai fait un du pan du vêtement qui l'habille, il a fait mauvais temps et j'ai souffert pendant deux jours du ventre et des boyaux.
La lune a fait le premier quartier.
Le 2 février, samedi soir et vendredi, j'ai mangé un chou et ces deux mêmes soirs j'ai soupé 16 onces de pain et comme je n'ai pas eu à souffrir du froid en travaillant je n'ai pas eu forcément mal au ventre et à l'estomac. Le temps est moite et pluvieux. Le premier février j'ai fait le bas du pan et le 5 je l'ai fini, le 16 j'ai fait les jambes de cet enfant qui est au dessous c'était samedi; vendredi il a commencé à faire beau temps, samedi aussi <et froid> avant il n'avait pas cessé de pleuvoir mais sans pic de froid, le 21 jeudi gras, j'ai soupé avec Bronzino du lièvre, j'ai vu les bateleurs et le soir du carnaval on a soupé. «

Fabien Vallos : Jacopo da Pontormo, journal. Pag. 16, éditions MIX

MARIE-PIERRE BUFFLIER

Du 02 au 14 novembre 2015

Ma pratique artistique se nourrit de l'attention que je porte aux objets domestiques. Leurs apparences me fascinent ; je cherche à comprendre ce qui dans leur façon d'être nous permet de nous sentir entourés, accueillis.
Mes propres objets cherchent à s'approprier leur capacité à solliciter nos corps sans utiliser les mots. Ils sont hybrides, ambigus, décalés.
De leurs modèles ils ne copient que les apparences : s'ils évoquent un pot, une lampe, ou un meuble, jamais ils n'en revendiquent les fonctions.
J'aime que face à eux nous nous sentions à la fois sollicités et empêchés d'agir, et je contredis systématiquement les invitations que leurs formes adressent à nos corps par des choix de matériaux, de technique ou d'échelle qui nous maintiennent à distance.
Je les veux délibérément superflus, décoratifs; je leur apprends à ne pas nous servir. Je veux que nous percevions leur pauvreté, leur humilité, la distance qu'ils nous imposent

comme un don, une invitation à nous tenir debout, en face d'eux, sans vouloir les remplir, ni les écraser.

Marie-Pierre Bufflier - 2015

ATTILA RATH GEBER
BARBARA SARREAU

Du 16 novembre au 05 décembre 2015

Il y a quelques six mois quand nous avons commencé de parler avec Bernard Plasse de cette exposition, nous avons eu une image plus ou moins claire, une idée conductrice de faire une sorte d'exposition - happening spontané et axé sur la contextualité de la vie. Dans le contexte des événements actuels, ce happening imaginé, originalement ouvert et neutre prend potentiellement un autre aspect bien différent et chargé par les lecteurs différés.

Un lieu d'exposition, cube neutre, quasi comme un laboratoire, isole le geste d'artiste de la vie réel. Dans le réel tout est en interaction et tout dépend de son contexte. Quels sont les effets d'isolation de l'art de la vie ? Quel contexte on importe dans l'espace artificiel, physiquement isolé pour remplacer le manque du réel ?

ARIANE MAUGERY

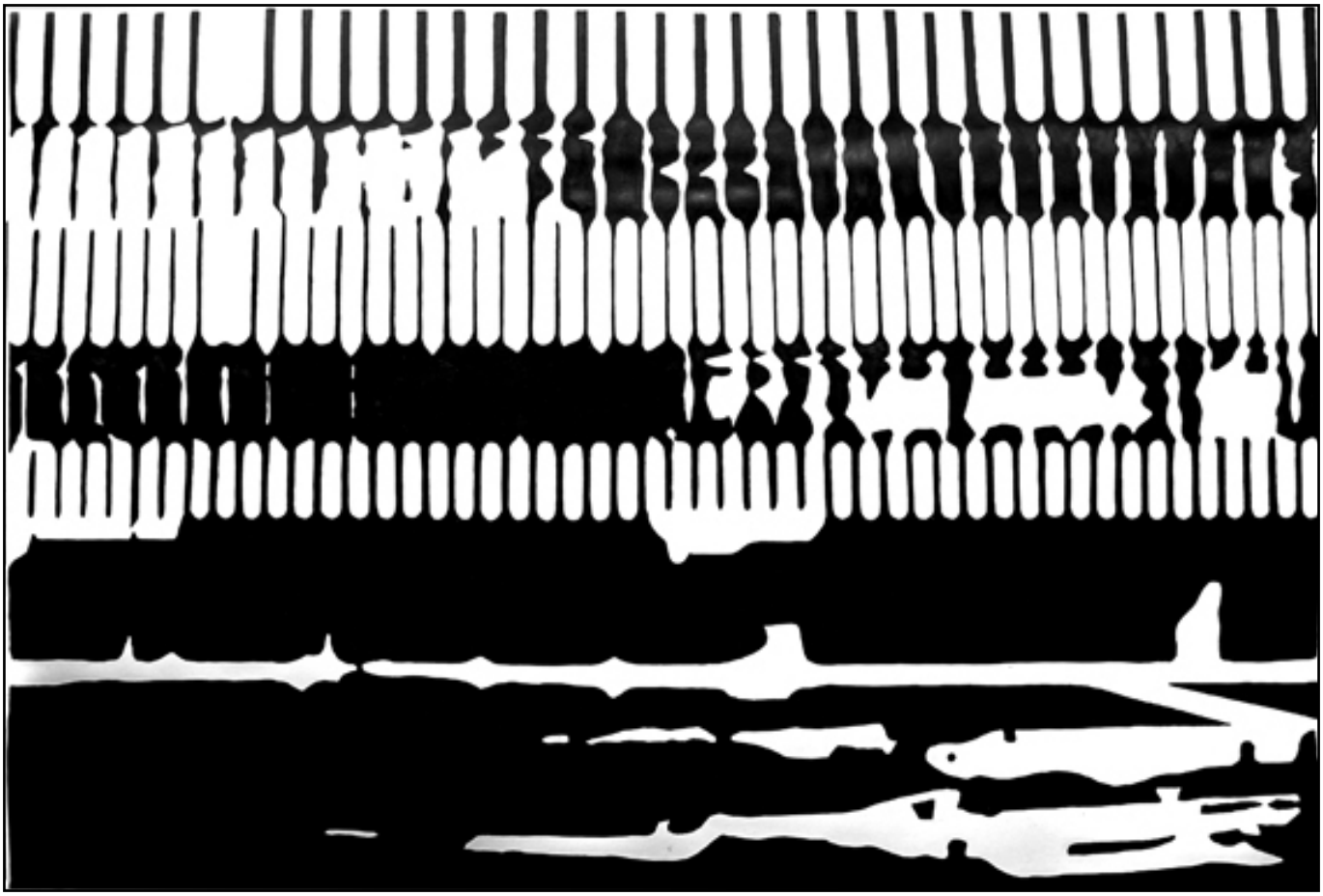
Du 07 au 19 décembre 2015

Ma démarche porte en particulier sur l'instant et le mouvant. Elle génère des installations sonores, vidéo et dessinées avec la volonté de mettre le spectateur dans une écoute polyphonique de l'instant. Elle se décline en rebondissant d'un médium à l'autre, à la création sonore de façon réversible, de la création de captures vidéo à la réalisation de séries graphiques. La relation du corps en lien intense avec le contexte qui l'enveloppe constitue le cœur de ma pratique plastique qui se nourrit d'explorations théoriques et qui l'enrichissent dans un aller-retour théorie/pratique. Il s'agit de matérialiser un non-rapport à soi, une sorte d'absence qui met en jeu les différences polyphoniques de l'instant.

Loin de fonctionner comme un décor secondaire, l'environnement du sujet apparaît comme le point de départ et constitue l'ossature de ma pratique qui porte avec les moyens conjugués de la vidéo et du dessin, sur les glissements du temps, sur leur mutuelle incarnation dans des corps mis en résonance. En immergeant le spectateur dans une «écoute panique», ouverte, c'est-à-dire non pas une écoute directrice, il s'agit dans des installations multidimensionnelles de mettre en œuvre une esthétique de la distraction.

Cette pratique de l'instant incorpore le corps comme révélateur de l'espace et matière versatile et vise à nous mettre en présence d'individus dissous, comme une réponse au souhait de Deleuze, seulement des flux, permettant d'intensifier la vie, de se joindre à la fluidité de l'imperceptible et de restituer l'expérience d'une présence immanente en devenir.

Ariane Maugery - 2015



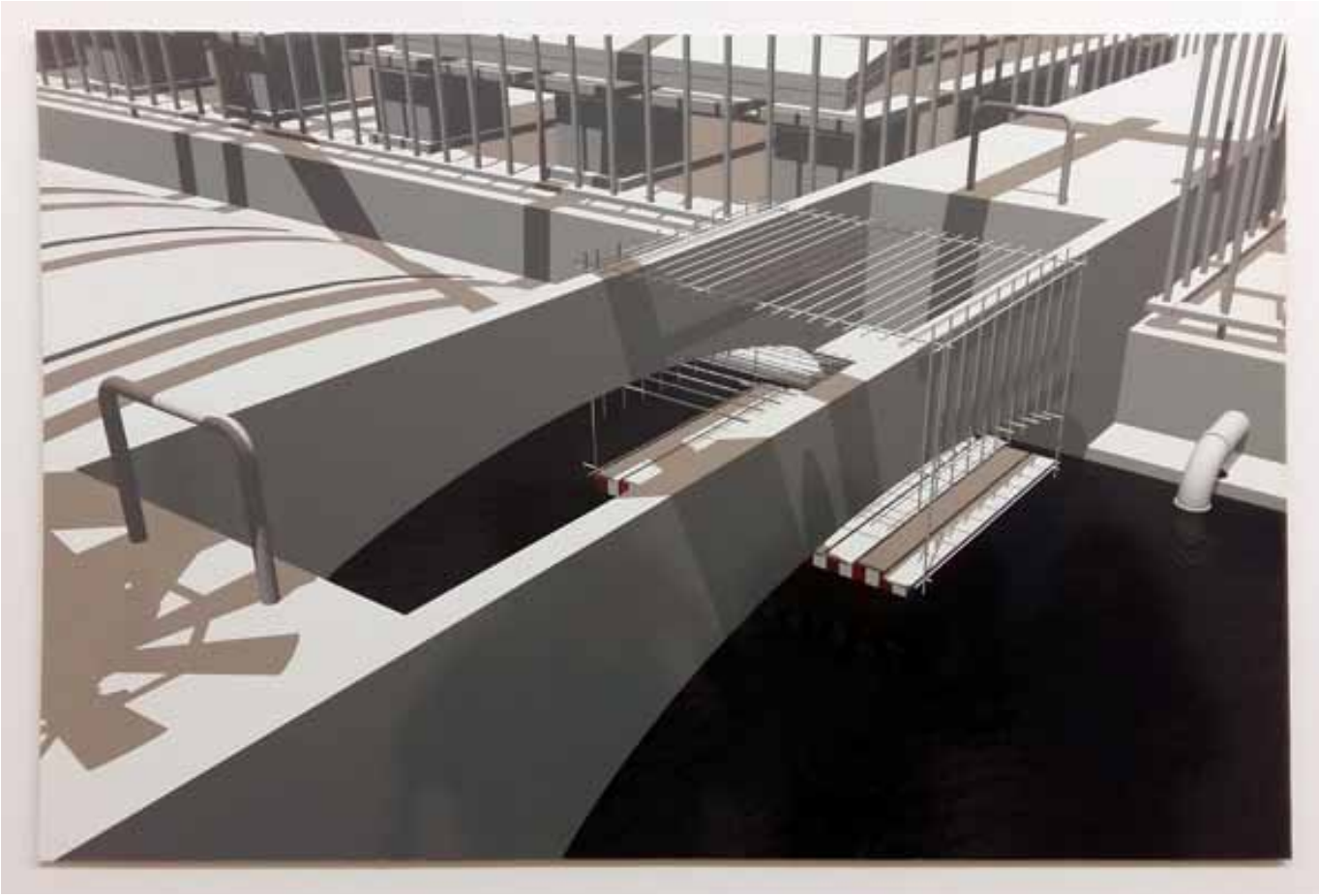
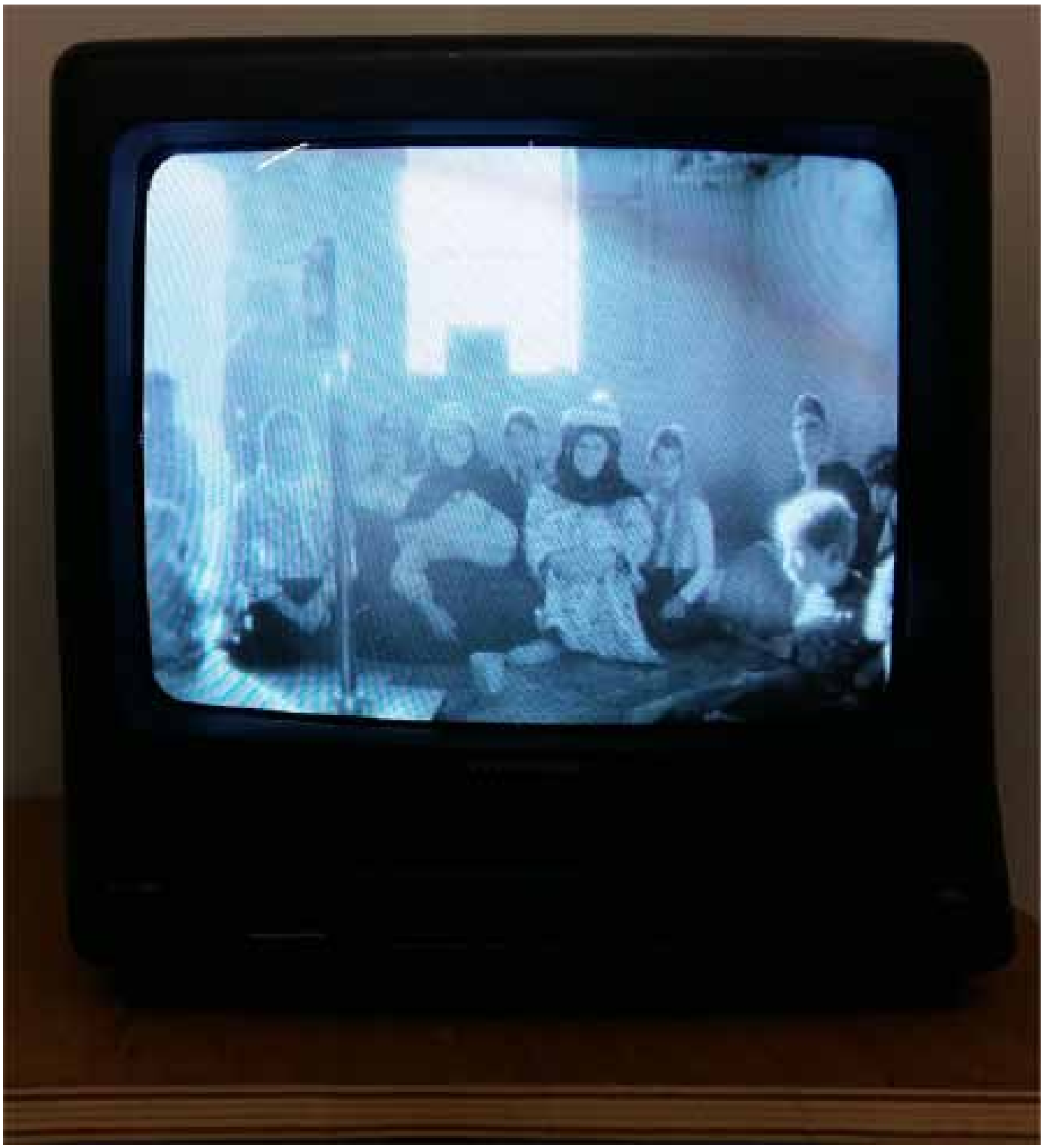
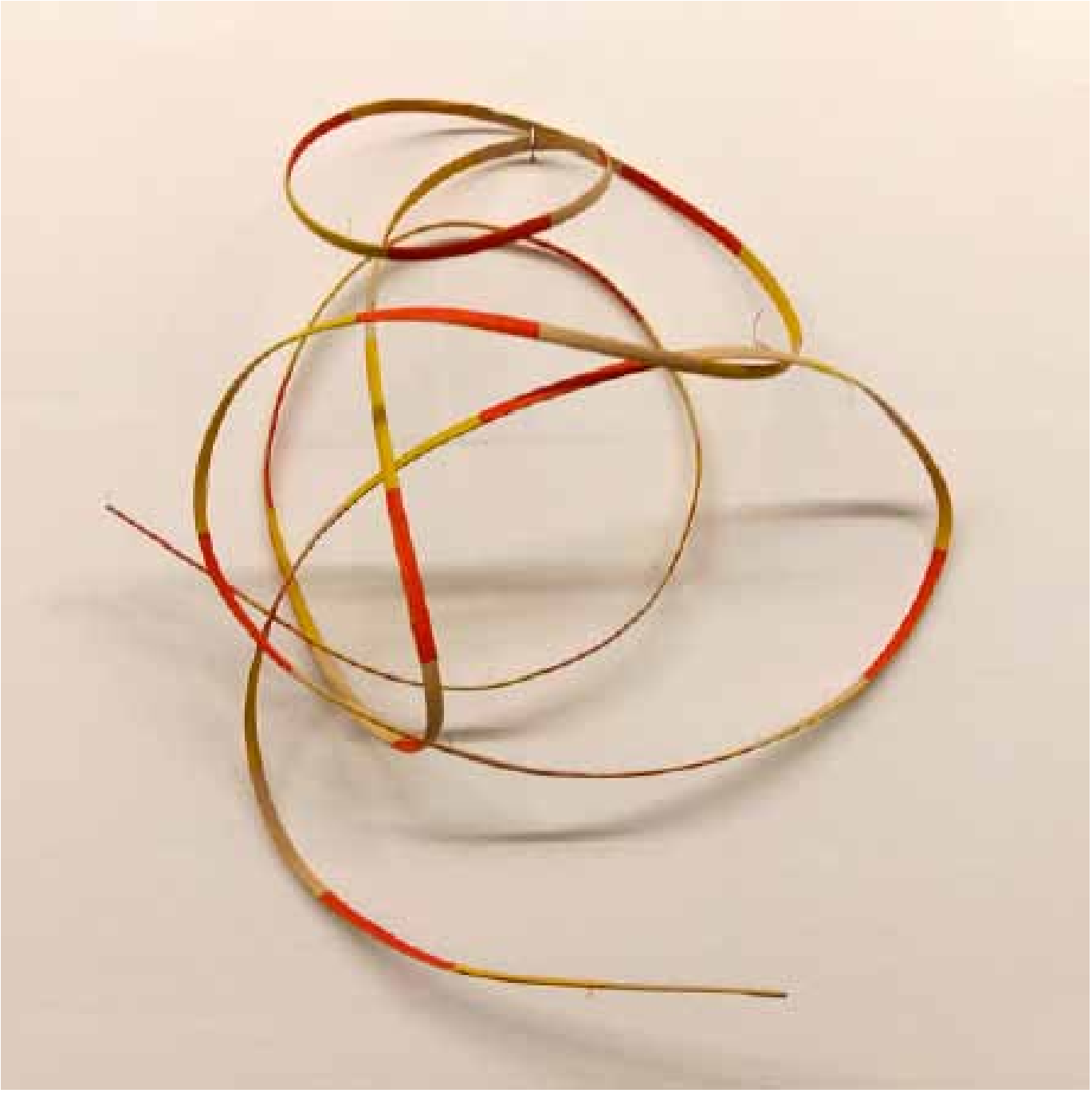
EXPOSITION COLLECTIVE

Du 21 décembre 2015 au 02 janvier 2016

Nous commençons une série d'expositions collectives avec l'intention de renouveler un attachement de la galerie avec les artistes présentés.
Il n'y a pas d'appartenance de l'une et des autres, seul le témoignage d'une fidélité réciproque.
Le choix est limité mais n'interdit pas les différences. Notre souci n'est qu'un vœu de qualité et le moyen d'exprimer notre souci d'engagement et d'existence.

La Galerie du Tableau, 26 ans d'existence au service de l'art contemporain et de la jeune création.

Artistes :

Myriam Bornand | Valérie Bourdel | Jean-Jacques Ceccarelli | Frédéric Clavère |Roberto Comini | Alain Domagala | Jack Jeffrey | Mijares | Sylvie Réno |Laurent Septier | Cristof Yvoré | Arnaud Vasseux

The
The
The
The
The
tiger
tiger
tiger
tiger
Mémoire
TRACES
29